

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

6<sup>e</sup> Année - N° 252

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

24 Août 1933

# DÉTECTIVE

La "Secrète"



**Un de ses rouages essentiels est la "Mondaine" qui assume la tâche délicate de surveiller discrètement cercles, lieux de plaisir, boîtes de nuit où fréquentent des couples d'un charme étrange.**

(Lire, pages 12 et 13, le début d'un sensationnel reportage de notre collaborateur René Girardet.)

AU SOMMAIRE | Voleur de femmes, par J. Castellano. - Le coup de grâce, par F. Pétilon. - Le démon du feu, par Pierre Rocher. - On a fermé DE CE NUMÉRO | Buenos-Aires, par Marcel Montarron. - Sez nec innocent!, par Eugène Dieudonné. - Les « élues » de la nuit, par J.-P. Argos.

**Honteuse exploitation**

Il y a, dans l'Administration pénitentiaire, un scandale. Ce scandale, nous l'avons dévoilé il y a plusieurs mois. Il nous faut revenir à la charge, notre première protestation n'ayant pas été entendue.

Mais, cette fois, nous ne nous contenterons pas d'un silence. Nous crierons aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce qu'on nous démontre que nous nous indignons à tort ou qu'on reconnaisse que nous avions raison de nous indigner, jusqu'à ce que cesse un intolérable abus, une exploitation honteuse.

Nous avons à cœur de dénoncer les procédés employés à l'égard des prisonniers en état de détention préventive.

On sait que, lorsqu'ils en ont les moyens, les détenus peuvent faire venir de la « cantine » leurs repas, des produits alimentaires, des livres... A tout le moins, il semblerait équitable que ces fournitures leur fussent comptées aux prix habituellement pratiqués dans le commerce. Il n'en est rien : les prisonniers sont exploités dans des conditions indignes.

Nous ne savons qui est responsable de ce négoce fructueux. Est-ce l'Administration pénitentiaire elle-même qui aurait pris en charge la cantine des prévenus ? Est-ce un adjudicataire qui aurait acquis la concession de ce service ? Peu importe ! Qui que ce soit, une faute grave est commise, qu'il est nécessaire de réparer.

Rien n'explique cette illicite spéculation. Pas de frais généraux, de main-d'œuvre, de personnel ; l'établissement ne comporte aucune dépense particulière de publicité ou d'achalandage. La clientèle est là, sous la main, directement tenue, sans pouvoir s'adresser ailleurs ; pas de crainte de concurrence ; l'exploitant travaille dans des conditions de sécurité que ne connaît aucun autre commerçant.

On comprendrait que les prix de la « cantine » fussent moindres qu'au dehors ; on ne comprend pas qu'ils soient du double ou du triple. Ou l'on comprend trop !...

Il s'agit bien d'un service public : les hommes qui sont détenus le sont, habituellement, contre leur gré ! Ils n'ont pas demandé, comme une faveur particulière, d'être placés à l'ombre. Au surplus, on n'a pas, au préalable, sollicité leur avis. Tout ceci n'est que normal ; mais, du moins, que l'emprise régulière, légitime de l'autorité sur leur personne ne permette pas l'accomplissement d'un abus d'autant plus odieux qu'il s'exerce avec une impunité totale et qu'il est toléré, couvert, sinon accompli, par ceux-là mêmes qui devaient avoir, dans le domaine du scrupule, une rigueur particulière.

A l'appui de notre protestation, quelques chiffres s'imposent. La « carte » du Dépôt, à Paris, est, à cet égard, édifiante : le café au lait du matin



Mary Scheck, qui avait fourni un revolver à son frère John.

**La complice imprévue**

Pilleur de banque et assassin, John Scheck, un jeune homme de vingt-et-un ans, ne pouvait supporter de vivre en prison dans l'attente du châtiement terrible, mérité par ses crimes. Il supplia sa sœur Mary de lui procurer un revolver, afin de mettre fin à ses jours.

Mary acquiesça à sa prière. Mais, sitôt en possession de son arme, John Scheck sentit naître en lui le désir de s'évader et de se venger. Il essaya de se frayer un chemin parmi ses gardiens, en les menaçant de son arme.

L'un d'eux, John Sevick, voulant intervenir, fut abattu sans pitié. On parvint pourtant à maîtriser le criminel.

Sa sœur, complice imprévue, a été arrêtée.



On reconstitue devant le juge la scène du meurtre du gardien.

coûte 4 fr. 30, comme dans un hôtel de bonne classe ; le petit pain : 1 fr. 10 ; la moindre portion de viande : 4 fr. 50 !... Et le reste à l'avenant...

Si nous avons la curiosité de réclamer la justification des prix de revient, nous éprouverions sans doute quelque surprise...

Un pareil trafic ne peut durer. Le contrôle de l'opinion publique doit suppléer à celui — défaillant — des pouvoirs responsables.

Notre avertissement ne peut être dédaigné.

**La suppression du bagne**

On s'évade beaucoup de la Guyane. Nous sommes, à Détective, les derniers à en être étonnés. N'avons-nous pas dit que l'administration, si elle ne facilite pas les évasions, n'en est pas mécontente. C'est un des rares moyens qu'elle ait trouvés de purger le bagne...

On annonce que cent évasions ont été constatées depuis trois mois. Cette assertion est un nouveau mensonge. Les évadés sont beaucoup plus nombreux. Il suffit de considérer pour preuve que, quel que soit le nombre des condamnés que la métropole envoie au bagne, l'effectif de nos pénitenciers ne change jamais.

Nous avons indiqué le remède : la suppression du bagne. Albert Londres, Louis Roubaud, notre directeur Marius Larique et Henri Danjou l'ont, dans nos colonnes, depuis fort longtemps réclamée. La publication



De nouveaux arrivants viennent combler les vides du bagne

des Hommes punis, de Dans la brousse avec les évadés et de la Route de l'évasion en a montré l'urgence.

Il y avait bien un comité, composé de personnalités éminentes et qui s'était créé en vue de la suppression du bagne. La Chambre des députés, le gouvernement ont approuvé ses suggestions. Dans quelle poussière les a-t-on enfouies ?

Combattre l'évasion de la Guyane est impossible, nous l'avons démontré. Ce qu'il faut, c'est supprimer le bagne...

**L'auditeur impartial**

Qui aurait pensé que le phonographe qui aide à charmer nos loisirs servirait un jour la cause de la justice !...

A la récente assemblée, à Chicago, des chefs de la police de la Convention Internationale, des expériences ont été faites pour enregistrer les interrogatoires des prévenus. Demandes du juge d'instruction, réponses de l'inculpé s'inscrivent tour à tour sur le disque de cire.

Auditeur impartial, le phonographe tient, en cette occasion, le rôle d'un greffier vigilant et infailible.

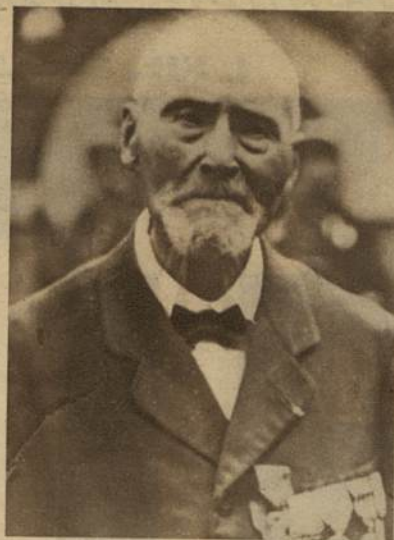


Un phono peut très bien faire l'office du plus sûr des greffiers

**La messe des prostituées**

Il y a cent ans, à Besançon, on pouvait voir, chaque dimanche, sur le coup de six heures du matin, un cortège de plus de mille prostituées quitter leurs « maisons » pour se rendre à l'église Saint-Pierre.

Elles allaient assister à la messe, que le curé de la paroisse avait créée à leur intention, et entendre des prédicateurs de talent leur conter l'histoire de Marie-Magdeleine.



Leon Capus, doyen des gendarmes, est mort à Nogent-sur-Oise

**Le vieux gendarme**

La maison de retraite de Nogent-sur-Oise est en deuil. Elle vient de perdre M. Léon Capus, qui était une sorte de célébrité de l'endroit. Cet alerte petit vieillard dont la poitrine était constellée de multiples décorations, qui avait participé à la guerre de Crimée, à la campagne d'Italie et à la tragique guerre de 1870, était en effet... le doyen des gendarmes.

Il est mort à l'âge de 99 ans !...

\*\*\*

**La mort du « Rat »**

Le gang n'est pas mort !... Tony Moreno, chef de bande, avait comme surnom « le Rat ». C'était un gangster de seconde zone, mais dont les opérations de petite envergure gé-



Moreno, dit « le Rat », fut trouvé sur sa chaise, criblé de balles.

naient pourtant ses concurrents. Ceux-ci décidèrent de l'abattre.

Par un chaud après-midi de l'autre semaine, « le Rat » se reposait sur le pas de sa porte. Une auto déboucha dans la rue, ralentit, rasa le trottoir. Salve de mitrailleuses et de revolvers !... L'auto démarra à toute vitesse, laissant sur la chaise Tony Moreno, criblé de balles.

**Publicité de « Détective »**

Adresser tout ce qui concerne la publicité de Détective à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

**VOILA CENT ANS**

Histoire extraordinaire

On en retrouve le récit dans le Messager de Strasbourg, d'août 1833.

Il y a environ trois semaines, deux inconnus se présentèrent chez un maçon de Strasbourg et le prièrent de prendre ses outils pour exécuter un travail pressé. On le fit monter dans une voiture attelée de deux chevaux. A peine le cocher eut-il fouetté ses chevaux, que les deux personnes se jetèrent sur le maçon, le terrassèrent et lui bandèrent les yeux.



Tout Strasbourg fut bouleversé par cette odyssee macabre.

Ainsi dompté, l'homme ne bougea plus. Après deux heures d'un trot soutenu, la voiture arriva à destination : le maçon fut conduit dans une chambre où on lui débanda les yeux. Sur un lit, une femme paraissait dormir.

Les deux personnes qui avaient amené le maçon étaient masquées. L'une d'elles l'invita à ouvrir une excavation de 1 m. 70 de haut sur 40 centimètres de large et 50 de profondeur, ajoutant que, s'il hésitait, on lui casserait la tête. Le malheureux, plus mort que vif, se mit à la besogne. Au bout d'une heure, le travail était terminé. On apporta un cercueil ; l'intérieur était doublé de grenat ; la femme qui ne bougeait pas y fut étendue. Puis la sinistère caisse, solidement fermée, fut déposée, la tête en bas, dans le trou pratiqué. Le maçon se remit à l'œuvre et l'entrée fut murée.

Aussitôt après, une somme de trois mille francs fut remise au maçon ; on le fit monter en voiture et on le ramena à Strasbourg, avec défense formelle d'ouvrir la bouche sur ce qui venait de se passer, le tout sous menace de mort.

Le pauvre homme se mit au lit avec une forte fièvre mais, dès qu'il fut sur pieds, il alla confesser cette odyssee macabre au maire de sa commune.

**JEUDI PROCHAIN,**  
lire dans « DÉTECTIVE »  
une sensationnelle « série » :

**SOUVENIRS  
D'UN « CHIEN ÉCRASÉ »**  
par ALAIN LAUBREAUX

L'envers des « faits-divers » dévoilé, d'après ses propres souvenirs, par Alain Laubreaux, romancier et journaliste de grand talent qui avait débuté, à vingt ans, dans la rubrique des « chiens écrasés » d'un grand journal parisien.

L'humour et l'observation se mêlent en ces pages véridiques qui constituent un document du plus rare intérêt sur les dessous du journalisme criminel d'hier et d'aujourd'hui.

Alain Laubreaux quand il était rédacteur des « chiens écrasés »

**MARIANNE** continue cette semaine  
GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

**LA CROISIÈRE INVRAISEMBLABLE**

par GEORGES SIMENON

et

**PARIS SECRET**

par TRISTAN BERNARD

TOUS LES MERCREDIS

16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)

Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

Marseille  
(de notre correspondant particulier).

Il était neuf heures du soir.  
Dans cette partie de la rue de la République qui va de la place Carnot à la Joliette, deux coups de feu retentirent, qui firent sursauter les bourgeois et les commerçants assis devant leurs portes pour « prendre le frais ». Au juste, les détonations venaient de loin. Deux agents de service mirent dix minutes à savoir d'où.

A force de recherches, un groupe de curieux découvrit, dans une petite rue parallèle, la rue des Phocéens, un corps étendu la face contre terre, les bras en croix. Il faisait nuit déjà, et la rue était déserte, comme était déserte et silencieuse la petite rue Malausséna à l'angle de laquelle le mort gisait. Car l'homme qui avait rempli de sang le caniveau ne bougeait ni ne respirait plus.

Pendant que l'on courait prévenir la Sûreté, les agents fouillèrent quelques couloirs, épièrent les carrefours... Rien !... La nuit et le silence complices des crimes !... Il ne fallait pas compter retrouver dans le dédale des ruelles qui environnent l'Évêché un homme qui pouvait trouver mille repaires, mille sorties pour s'échapper.

Personne ne savait rien ; personne n'avait rien vu. Dans un bar tout proche, où les parties de cartes et les coups de zanzi ne s'étaient pas interrompus pour si peu, on n'avait même rien entendu.

Cinquante et tierce !... Atout !...

Quand l'inspecteur principal Martini arriva en compagnie de trois policiers, il n'obtint pas davantage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous, on sait rien ! On n'a rien vu. On était là comme ça à jouer... Je coupe et rebelotte !

Pourtant, un homme, un homme tout jeune, venait d'être abattu là, comme un chien, de deux balles en plein cœur...

Le mort était vêtu d'un complet bleu de chauffe, très propre, et portait une chemise de soie. Pas de papiers d'identité sur lui, pas même une enveloppe. Qui était-ce ?

Un inspecteur crut le reconnaître.

— Ce doit être Cresciani. J'ai eu affaire avec lui.

En effet, en fouillant les fiches anthropométriques, on retrouva celle de « Yves Cresciani, âgé de 22 ans, demeurant 47, boulevard de la Major, condamné pour vol ». Mais les renseignements contenus dans la fiche indiquaient assez que Cresciani appartenait au milieu des souteneurs. Il se disait navigateur comme tous les « barbeaux » de basse zone qui sont en effet titulaires de leur carte et qui naviguent une fois par an, juste assez pour éviter d'être rayés du rôle...

— C'est bon ! fit l'inspecteur-principal Martini. Drame du « milieu » ; on sait ce que ça veut dire. Rien à faire !...

Et, pourtant, dès le lendemain de grand matin, Martini, chargé de l'affaire par M. Santonacci, chef de la Sûreté, mettait en train trois de ses meilleurs policiers, et jurait de ne pas interrompre les recherches tant que le meurtrier ne serait pas arrêté.

*Françoise Randazzo, dite « Lucette », était, depuis quelque temps, l'objet des vives assiduités de Cresciani.*

On retrouva l'arme du crime, un énorme pistolet automatique au chargeur duquel ne manquaient que deux balles. On apprit que Cresciani fréquentait assidûment dans le bar de la rue de l'Évêché où l'on avait les oreilles si dures : que, dans ce bar, on avait entendu des disputes entre deux hommes, dont l'un était la victime, au sujet d'une femme. Le patron du bar ne savait rien le matin qu'il fut appelé à la Sûreté ; mais, le soir du même jour, il retrouvait la mémoire et parlait alors d'une certaine Lucette. C'était un résultat. Mais retrouver Lucette à Marseille, quelle devinette !

Pourtant, le lendemain, Lucette était dans le bureau de M. Santonacci, à la Sûreté. Deux inspecteurs l'avaient arrachée à son « travail », dans une « maison », 6, rue de la Fare, une véritable « usine » où l'amour se fait en série, un bouge à sept francs que hante une louche clientèle assise à attendre jusque sur les marches de l'escalier. Lucette (qui s'appelle, de sa véritable identité, Françoise Randazzo) comprit tout de suite ce qu'on attendait d'elle. Les yeux ne quittaient pas le pistolet posé sur la table et dont personne encore n'avait parlé. Elle y alla carrément :

# VOLEUR DE FEMMES

— C'est l'arme de Louis... Je savais bien que ça finirait par arriver. Cresciani, qu'on appelle « Coco » dans le « milieu », me tournait autour. Il voulait que je m'en aille avec lui, n'importe où, à Paris, en Algérie. Je lui disais de se méfier parce que je suis la « femme » de Louis depuis des années, et je savais qu'il était jaloux. Je lui rapporte deux cents francs par jour.

« Mais Coco, que j'avais connu dans la « maison » de la rue de la Fare, revenait toujours ; il voulait que je plaque Louis et que je « travaille » avec lui. Louis a fini par être au courant des visites de Coco et de ce qu'il me voulait. Il m'avait questionnée plusieurs fois. Le lendemain du 15 août, il est venu me voir rue de la Fare. Il m'a menacée pour savoir les intentions de Coco ; je n'ai rien dit, mais Louis est parti en menaçant : « Ça va ! Je vais arranger ça ! »

« Le lendemain, Louis est allé chercher son ami, le patron du bar de la rue de l'Évêché. Ils sont venus tous les deux me « faire la leçon » à la « maison » où je travaille. J'ai promis de ne plus voir Coco. Mais, en retournant au bar, les deux hommes l'ont vu attablé à la terrasse. Louis est allé prendre son revolver qu'il laissait toujours dans le tiroir du patron ; il a appelé Coco, pour « s'expliquer », et il l'a tué. »

Pour le moment, les enquêteurs en savaient assez long. Deux inspecteurs partirent. Ils frappèrent à une porte, 6, rue Audimar. Après un quart d'heure de tapage, le locataire ouvrait :

— Excusez-moi, je dormais. Qui êtes-vous ?

— Police !

Louis Mori comprit qu'il était « fait ».

*Dans le bureau de M. Santonacci, Lucette comprit ce qu'on attendait d'elle.*



*Parvenu à l'angle de la rue des Phocéens et de la rue Malausséna (ci-dessus, à gauche), Cresciani, dit « Coco » (ci-dessus) fut abattu par son rival.*

— Alors, on m'a donné ? essaya-t-il de goguenarder. On verra ça plus tard.

Pour l'instant, on le conduisait dans le bureau d'où sortait sa « femme », Lucette. Louis Mori ne fit pas de difficultés pour parler. Il avait un récit tout prêt ; on ne le prenait pas au dépourvu.

— Eh bien ! oui, je l'ai tué. Mais voilà comment ça s'est passé. Quand j'ai vu Coco, au bar, je lui ai demandé des explications. Il m'a répondu : « Allons voir Lucette, et elle nous mettra d'accord ».

« Nous avons pris la rue des Phocéens. Je sentais qu'il m'observait... En arrivant à l'angle de la rue Malausséna, il a tiré brusquement un revolver de sa poche, et il m'a dit, en tenant l'arme basse : « Que tu veuilles ou non, demain je te prends ta femme. »

« J'ai fait semblant de le raisonner, puis, brusquement, je lui ai sauté dessus, je lui ai pris le poignet, je l'ai désarmé et j'ai tiré deux balles devant moi. Je me suis enfui en jetant l'arme.

« J'étais en état de légitime défense. Coco est un « type à la manque ». Parce qu'il faisait partie d'une bande, il croyait pouvoir enlever ma « femme ». On me jalousait. Moi, je suis indépendant ; je n'ai pas de chef. Coco était un novice qui se croyait tout permis parce qu'il est de la bande. Maintenant, les autres vont tomber sur Lucette, je sais bien... Alors, qui est-ce qui m'a donné ? »

■ ■ ■

Surpris en plein sommeil, éveillé par la police, Louis Mori n'en revient pas. Il est « bon ». Ce n'est pas l'usage en ces sortes de drames. Croyait-il à l'impunité parce que, presque chaque jour, il lisait dans le journal :

« Cette nuit, un homme a été abattu à coups de revolver, rue X... Il s'agit d'un nommé Z... se disant navigateur. Ce crime est l'épilogue d'un règlement de comptes entre gens d'un milieu spécial. »

On n'entendait jamais plus parler des suites de semblables faits divers... Règlement de comptes ? Rien à faire !...

Mais cette fois...

Dans une maison corse, à Pollenzana, une femme, la mère de Mori, une honnête vieille, pleure sur l'indignité de son fils...

Jean CASTELLANO.

*Elle « travaillait » rue de la Fare, dans une usine de l'amour en série.*





En nettoyant la cuisine, Mme Bauvelot trouva les clefs dans une toile à laver.



Requis par la gendarmerie, le docteur Veyfour conclut, sans hésiter, au meurtre.



Une foule nerveuse rôdait autour de la villa où avait été commis le crime.



Le filleul de la victime, Roger Génin, servit de guide bénévole aux enquêteurs.



Depuis plus de huit jours, le commissaire Lalo poursuit des recherches ardues.

Le brigadier Martinon avait beau en appeler à ses souvenirs, depuis qu'il était à Sucy, il n'y avait jamais eu d'assassinat. Aussi, en rédigeant son premier rapport criminel, mesurait-il ses mots : « Quatorze août, neuf heures du matin : alerté par le sieur Bonin et agissant en matière de flagrant délit, nous nous sommes transportés d'urgence au domicile des époux Emery, 1, rue du Moulin-à-Vent, où nous avons trouvé le cadavre déjà froid du sieur Emile Emery, cultivateur, âgé de 67 ans. Requis par nous, le docteur Veyfour, présent sur les lieux, a, sans hésitation, conclu au meurtre. De tout quoi, nous, maréchal des logis Martinon, etc... »

Le gendarme posa sa plume. Trois as de la première brigade mobile entraient dans le bureau : le commissaire Lalo, les inspecteurs Bascou et Février.

Emmenés par le brigadier Martinon, les policiers durent monter à pied l'interminable côte qui conduit sur les hauts de Sucy-en-Brie, paisible bourg blotti dans la verdure, sur les rives de la Marne, avec sa vieille église et ses centaines de villas aux toits rouges. Après être venus de Paris par le train, les policiers montaient à pied vers la maison du crime. Ils n'étaient pas responsables de cette lenteur. La seule voiture dont ils disposaient roulait sur une autre affaire.

Le pavillon des époux Emery, flanqué d'un hangar,

Petite, osseuse, les yeux secs, l'air chafouin, Mme Emery subit presque sans faiblir un interrogatoire serré qui dura plus de dix heures.

# LE TÉMOIN DE LA MORT

entouré de potagers, se dressait tout en haut du plateau. Une cohue active assiégeait la maison. Les enquêteurs grimpeaient un perron verrouillé.

Dans la cuisine, Mme Emery, petite, osseuse, les yeux secs, l'air chafouin, les regardait entrer. Elle baignait sa main droite dans un bol d'eau mêlée de teinture d'iode... Elle dut reprendre pour eux le récit de la nuit tragique :

— Hier soir, dimanche, selon son habitude, Emile ferme les deux portes extérieures de la maison, celle de la rue et celle de la cour ; il me souhaite le bonsoir. Il couche au rez-de-chaussée, sur le devant ; moi, à l'étage au-dessus, également sur la rue. Vers les trois heures du matin, j'entendis nettement, en dessous, une discussion rapide, suivie de coups mats.

— Votre chien n'a pas aboyé ?

— Non ; ce n'est pas un chien de garde. Par contre, mes oies caquetaient sans arrêt, ce qu'elles ne font jamais. Intriguée, je suis descendue aussitôt, en chemise. Le rez-de-chaussée, comme vous le voyez, se compose de trois pièces en enfilade, la salle à manger, la cuisine, la chambre du père. Je traversai donc à tâtons la cuisine et la salle à manger. En m'approchant de la chambre, j'entendis le souffle rauque d'un inconnu et la respiration oppressée de mon époux. Ils se battaient. J'entrebaillai la porte... Une lampe électrique allumée gisait à terre, au pied du lit. Aussitôt, une main se baissa pour l'éteindre et mon mari, qui avait deviné ma venue, me cria d'une voix étranglée : « Cache-toi vite, ma pauvre fille !... Il va te tuer ! » Je m'avançai quand même. Alors, deux mains m'étreignirent la gorge. Epouvantée, je griffai le visage de mon agresseur qui, pour se débarrasser de moi, me sectionna d'un coup de dents le bout d'un doigt. « Sauve-toi, mais sauve-toi vite ! » me cria encore mon pauvre homme. Je n'en eus pas le temps. Un coup de poing m'envoya rouler à terre. Le malfaiteur était d'une force terrible. A demi-morte de peur, je me glissai sous le lit. Près de moi, la lutte farouche continuait. Mon Emile tomba sous les coups, entraînant avec lui la table de nuit et une bouteille d'eau de Cologne qui se brisa en mille éclats. Un instant, mon époux reprit le dessus. Il se redressa et courut à la cuisine chercher son fusil. Le bandit, armé d'une lourde chaise, l'attendait ; j'entendis le dossier se briser sur la tête de mon pauvre homme, qui s'écroula sans connaissance au milieu de la salle à manger. Le meurtrier revint dans la chambre, je compris qu'il fouillait le tiroir où nous resserrions nos économies et qu'il mettait dans sa poche nos couverts en argent. Sans doute satisfait, il a rapporté mon mari dans la chambre, et il l'a posé en travers du lit. Emile poussait de telles plaintes qu'il lui jeta sur le visage un lourd édredon. Puis, je l'entendis sortir par la porte de derrière. Son pas crissa sur les graviers de la cour... Je restai sous le lit, paralysée de peur, craignant un retour du bandit... Oh ! ma pauvre tête !... Les pieds de mon mari pendaient le long du lit ; ses râles étouffés me résonnaient dans le cerveau. A l'aube, ses jambes se raidirent et il poussa un petit cri... Ce fut tout !...

— Vous n'avez donc pas tenté de le secourir ?

— Cela m'était impossible... Je ne pouvais pas me remuer ; à sept heures et demie, seulement, j'ai pu alerter mes voisins. J'ai attendu

le secours du docteur sans oser regarder mon mari... Je me doutais bien qu'il était mort.

Les enquêteurs se penchèrent sur le cadavre. Le vieux avait les traits distendus par l'épouvante. On s'était acharné sur lui. Son corps était une énorme plaie. De son crâne, qui semblait broyé, un flot de sang avait coulé. Les deux matelas en étaient imbibés ; le poisseux liquide formait même, sur le lit, une large mare sombre.

A part une chaise brisée, divers meubles renversés, le sang qui maculait tout, le mobilier rustique du pavillon n'avait été ni bouleversé ni fracturé. Les policiers, en poursuivant leurs recherches, ne pouvaient contenir un étonnement croissant.

— Etrange affaire ! murmuraient-ils.

J'étais aux côtés du commissaire Lalo lorsqu'il commença ses investigations dans la maison du crime. Nous faisons les mêmes remarques.

Mme Emery avait dit que, chaque soir, son mari fermait soigneusement les deux portes. Or ni l'une ni l'autre ne portaient de traces d'effraction. Le malfaiteur avait-il donc une fausse clef ; d'où, préméditation ? Ou lui avait-on ouvert de l'intérieur ; d'où, complicité ? Il n'avait pu, en tout cas, se dissimuler dans la cave.

Lorsque, les premières appelées, Mmes Patou et Bauvelot étaient accourues au pavillon, tous les volets étaient encore clos et une nuit épaisse régnait dans la chambre du crime. Si comme



L'inspecteur Février, le commissaire Lalo et M. Ducloux, contrôleur des Recherches.



L'éminent médecin légiste, M. Détis, pratiqua une autopsie des plus concluantes.



C'est en vain que le Parquet décida de faire assécher et fouiller le puits.



Le boucher Roussillon fut interrogé par les enquêteurs à diverses reprises.



Le père Guillochon croit que les mobiles du crime sont d'ordre passionnés.

L'enquête fut longuement retardée par la lenteur apportée à l'autopsie. Le commissaire Lalo avait fait l'impossible pour obtenir un médecin légiste ; il n'en découvrait pas un seul dans

toute l'Ile-de-France. Le contrôleur-général des recherches, M. Ducloux, qui vint lui-même à Sucy-en-Brie, se rendit compte de cette grave carence et fit mander télégraphiquement le docteur Détiis, qui prenait ses vacances au Havre...

Durant quarante-huit heures, le corps inerte du père Emery, allongé sur une mauvaise civière, avait été déposé, sans aucun égard, dans un hangar de la Mairie, entre une caisse d'ordures, une vieille table et des tas de chiffons.

Le mercredi matin, le cadavre fut placé sur deux tréteaux dans le petit cimetière de Sucy, sous un appentis plein de couronnes mortuaires. Le docteur Détiis arriva, souriant. Il fut bref. A peine eut-il regardé le malheureux vieillard :

— De ma carrière, dit-il, je n'ai vu pareille sauvagerie. Pas un centimètre de peau qui n'ait reçu un ou plusieurs coups !...

La scie égoïne débôita le cerveau, les scalpels fouillèrent le thorax et, dix minutes plus tard, le médecin expliquait aux enquêteurs comment le père Emery avait été assassiné.

Surpris dans son lit, un peu après minuit, il avait été roué de coups de poings et de pieds. Il avait dû se lever pour se défendre, mais il avait reçu trois coups violents au sommet du crâne. Marteau, fusil, rondin ? Cela importait peu, car aucune de ces blessures n'avait été mortelle. Le père Emery était mort étouffé sous un édredon qu'on lui avait maintenu sur la figure une heure durant. Les coudes et les avant-bras du vieillard prouvaient combien il avait lutté pour reprendre son souffle. Il était mort, asphyxié par force.

Que devenaient, en ce cas, les dépositions de la veuve ? Les conclusions du rapport étaient formelles : les coups portés n'avaient pu l'être que par un être d'une force très moyenne, une femme par exemple. Mme Emery avait donc menti en affirmant avoir lutté avec un homme d'une force herculéenne.

Le docteur Détiis demanda à voir la femme de la victime. Il examina les plaies et les contusions de la veuve et put affirmer qu'elle aussi s'était battue avec brutalité.

Pourquoi donc, demanda à la femme le Procureur de la République de Corbeil, M. Cottin, avez-vous affirmé le contraire ?

— Je ne m'en souvenais plus... Oui, c'est bien ça ; j'ai lutté contre le bandit, aux côtés d'Emile. Il faisait si noir que je ne voyais pas lequel me frappait, ni lequel je frappais... On me dirait même que c'est mon mari qui m'a mordu, que cela n'aurait rien d'étonnant !

Pourquoi avoir soudain cessé de défendre votre époux ?

— Je vous l'ai dit : renversée à terre, je me suis glissée sous le lit.

Les enquêteurs ordonnèrent alors à la veuve de mimer cette scène.

Coup de théâtre : Mme Emery ne pouvait se cacher sous le lit. On fut, à cette minute, à un doigt de l'aveu. Mais la veuve se ressaisit très vite :

— Je me suis trompée... Maintenant, je me souviens... Je ne me suis pas jetée sous le lit, mais à genoux, à côté du lit, les coudes à terre... Je suis restée ainsi jusqu'au matin.

Déclaration invraisemblable. Il était impossible à quiconque de conserver une pareille posture durant cinq heures. Mais Mme Emery ne démordit point de sa nouvelle version.

Une perquisition amena la découverte, dans la chambre de la femme, d'une somme de 3.500 fr., somme égale à la somme volée dans le tiroir.

Craignant les voleurs, s'empressa-t-elle d'expliquer, mon pauvre mari et moi avions pris l'habitude de partager l'argent que nous possédions, moitié au rez-de-chaussée, moitié au premier étage.

Mme Emery avait réponse à tout. Elle continua cette tactique durant les dix heures consécutives d'interrogatoire qu'elle subit, le mercredi soir, à la gendarmerie de Sucy. Une foule houleuse stationnait devant la gendarmerie. Les crieurs de journaux du soir réalisaient des affaires d'or.

« Mme Emery à la disposition de la justice !... Demandez les résultats complets de l'autopsie !... »

Mais, en dépit des questions adroites dont ils harcelaient le « témoin », les policiers n'avancèrent guère. La veuve répondait même, à présent, avec une certaine insolence. Lorsqu'une demande l'embarrassait, elle simulait une nausée subite pour se donner le temps de réfléchir. Elle se comprimait l'estomac, affectait des hoquets violents, puis, quand elle avait bien mûri sa réponse, elle parlait placidement.

Elle subit ainsi, sans contrainte apparente, un grilling moral de dix heures. Elle n'eut pas un mot de protestation ni de rébellion ; même quand les inspecteurs l'accusèrent ouvertement de crime, elle se contenta de hausser les épaules. Elle ne pleura qu'une seule fois : quand on la menaça d'apposer les scellés sur son pavillon.

— Mais alors, se lamenta-t-elle, où irai-je vivre, moi ?...

En refermant les procès-verbaux d'audition, le commissaire Lalo eut un geste de lassitude :

— Des présomptions. De graves présomptions, sans doute. Mais il faudrait une preuve. Cherchons-la...

Obstinés et muets, les inspecteurs Bascou et Février ont repris l'affaire à son début... Ils ont, à diverses reprises, interrogé à nouveau la veuve Emery et ses intimes. En vain... Une pluie de lettres anonymes s'est abattue sur le Parquet de Corbeil ; mais ni l'homme à la bicyclette, ni les Polonais, ni les nombreux rôdeurs inquiétés dans la région n'ont fourni de pistes sérieuses. Le temps a passé. Les soupçons restent fixés sur la même personne.

Je suis allé voir le frère de l'assassiné.

— Nous sommes venus, en 1903, à Sucy, m'a raconté la belle-sœur du défunt ; nous vivions heureux ensemble. En 1913, Emile a fait la connaissance, 47 rue Amélot, à Paris, d'une jeune

veuve dont le mari était mort fou et dont l'enfant avait succombé en des circonstances mystérieuses. Il s'est amouraché d'elle ; ils se sont mariés. Sitôt en place, la nouvelle épouse commença par nous mettre à la porte avec nos cinq enfants. Voilà pourquoi, depuis vingt ans, les deux frères ne se parlaient plus. La femme d'Emile est capable de tout...

— Même d'un crime ?

— Oui. Tenez, en 1924, elle a fait venir de la Nièvre un de mes oncles, un bon vieux paysan assez cossu à cette époque... Elle l'a hébergé quelques mois et elle l'a dépouillé de tout ce qu'il avait... C'est une honte !... Le pauvre vieux est mort de misère...

J'ai encore entendu le père Guillochon, un brave menuisier de la rue du Plateau :

— Je fréquentais quotidiennement les Emery, depuis dix ans. Mieux que quiconque, je connais la nouvelle veuve... Combien de fois l'ai-je surprise chez elle, en galante compagnie, en train de boire et de rire avec ses amants, tandis que le vieux travaillait à ses terres ! On répète à qui veut l'entendre que le boucher Roussillon était au mieux avec elle. Croyez-moi, elle avait eu pas mal d'aventures !...

— Tout cela n'a rien à voir avec le drame ?...

— Mais si... Supposez que le père Emery, couché tard ce soir-là, ait entendu sa femme trinquer avec un ami. Las de jouer les aveugles, il aura insulté son rival. Le gars, pris de boisson, l'aura provoqué et l'aura envoyé rouler d'un coup de poing contre la table de nuit, le blessant gravement. Puis, tandis que son compagnon fuyait, la femme aura jeté le blessé à demi assommé sur le lit et, pour éviter de l'entendre se plaindre, elle lui aura maintenu de force un édredon sur la figure. A la fin, les râles cessèrent et la femme, placidement, alla se coucher. A l'aube, son mari avait cessé de vivre. Affolée,

n'ayant pas voulu tuer, elle simula un assassinat crapuleux. Elle ne pouvait pas tout prévoir et elle s'est engagée dans une impasse sans autre issue que l'aveu...

— Sur quoi basez-vous cette opinion hasardeuse ?

— Sur ceci : le père Emery m'a dit, à moi et à mon ami Maugin, que sa femme cherchait à se débarrasser de lui par tous les moyens, mais qu'il s'efforçait de tenir jusqu'au bout... Cela, je vous le jure, c'est l'exacte vérité !...

M. Guillochon a renouvelé aux enquêteurs ses révélations. D'autres témoins affirmèrent que des batailles s'élevaient entre les époux.

— C'est possible, a conclu le docteur Veyfour ; j'ai examiné la veuve et j'ai relevé sur elle un certain nombre d'ecchymoses, bien antérieures au crime...

Lundi après-midi, pourtant, un coup de téléphone jetait l'émoi parmi les enquêteurs. Il émanait de la gendarmerie de Neufchatel, petit bourg situé à dix-sept kilomètres de Boulogne-sur-Mer.

Un homme avait pénétré dans le poste :

— Je m'appelle Pagès, avait-il dit. Je suis l'un des assassins de Sucy-en-Brie... Nous étions quatre à faire le coup... Je me suis enfui de Paris, où j'habitais, au 49 de la rue Simon-Le-Franc... Je n'en puis plus... Le remords... La fatigue...

Sur lui, on avait découvert 600 francs.

Le commissaire Lalo s'était rendu à l'adresse indiquée. Pagès y était inconnu. Pourtant le commissaire partit en voiture pour le Pas-de-Calais...

Mais rien ne pouvait changer l'opinion des 6.000 habitants du village de Sucy-en-Brie. Pour eux, le drame n'avait plus de secrets.

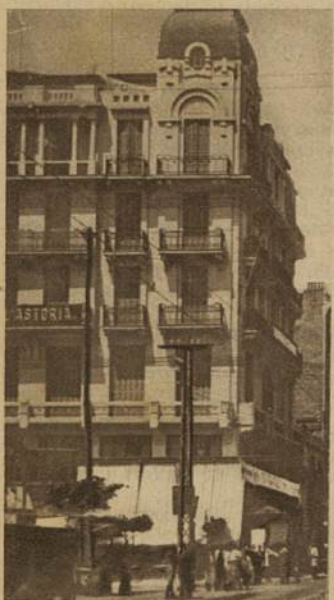
Emmanuel CAR.

Après avoir paru former un couple uni (ci-dessous), Emile Emery et sa femme en virent à vivre séparément dans leur pavillon de Sucy (à droite). — En bas : le cadavre déposé contre une caisse d'ordures



# FAITS DIVERS

## Le coup de grâce



Les deux hommes étaient attablés au café "Astoria"

Salonique (de notre correspondant particulier).

DEPUIS plusieurs heures, deux hommes, attablés à la terrasse du café « Astoria », avenue Tsimiski, discutaient à voix basse devant leurs verres de raki à la glace. Discussion toute amicale, empreinte de bonhomie et de sourires.

L'un d'eux, un vieillard à tête blanche, dont les cinquante ans n'avaient pas abattu la fierté ni diminué la robustesse, était un personnage connu à Salonique. Il avait nom Hassan Prichtina Bey. Ancien premier ministre d'Albanie, il avait joué avec Fanoli, le chef de l'opposition, un rôle très important dans la politique albanaise, avant l'avènement au trône d'Ahmed Zogou.

L'accession de ce dernier au trône l'avait obligé de quitter l'Albanie pour se réfugier à Salonique.

Son compagnon, homme de forte corpulence, était un nouveau venu. Hassan Bey l'avait présenté à ses connaissances, dans ces termes :

— Un excellent ami, Ibrahim Chello, de Nice.

Depuis, on les voyait constamment ensemble et les deux Albanais semblaient entretenir d'excellentes relations.

— Deux heures ! s'exclama soudain Ibrahim Chello, qui venait de consulter sa montre. Il est temps d'aller déjeuner !

L'ex-ministre régla les consommations et les deux hommes sortirent du café. Ils firent quelques pas en devisant gaiement. Un chaud soleil répandait sur l'asphalte sa nappe de lumière. Sous son éventaire, Gianouloupoulos, le marchand de cigarettes, somnolait.

— Il faut nous séparer, dit Hassan Prichtina Bey, en tendant la main à son compagnon.

Chacun s'en fut dans une direction différente.

Soudain, Hassan Bey sursauta. Une balle venait de siffler à son oreille et elle était allée briser la vitrine d'un épicerie voisin. Hassan Bey se retourna d'un seul bond pour faire face à son agresseur.

A quelques mètres de lui, Ibrahim Chello le visait de son énorme Smith. Ibrahim !... son ami... celui à qui il avait accordé toute sa confiance, qu'il avait fait venir de Nice pour lui offrir une situation magnifique, qu'il avait hébergé



L'homme s'écroula près de l'éventaire de tabacs.

nourri... Son ami Ibrahim le tua !

Il voulut crier ! Le revolver cracha par cinq fois. Un corps roula à terre devant l'éventaire de Gianouloupoulos. A pas lents, Ibrahim Chello s'approcha de sa victime dont les ongles raclaient le pavé. Il se pencha, posa le canon de son arme sur la tempe du vieillard. Un claquement...

Ibrahim Chello venait de donner le coup de grâce à son protecteur.

■ ■ ■

— Je sauve ma patrie ! avait hurlé l'assassin tandis qu'on le faisait monter dans la voiture qui devait l'emporter au poste de police.

La foule, avide de lynchage, s'agglutinait autour du meurtrier. Les policiers devaient l'écartier à coups de crosse.

— Cet homme que je viens de tuer, pérora Ibrahim, a sur la conscience plus de cent meurtres. Plus de cent familles albanaises se trouvent aujourd'hui sans pays, sans protection, à cause de lui. Je les ai vengées !

Crime politique ? Feyzi Prichtina, frère de l'ex-ministre, qui, brisé de douleur, venait de reconnaître à la Morgue le corps du malheureux, opina pour ces mobiles...

On interrogea Ibrahim Chello. Il avait une flamme d'orgueil au fond des yeux :

— Hassan Bey m'avait fait venir de Nice, déclarait-il, sous prétexte de m'offrir une situation à ses côtés. Cette situation, Messieurs, c'était d'être un assassin.

« Adversaire d'Ahmed Zogou, il avait formé un vaste complot pour renverser le roi. Mais il lui fallait un tueur. Et c'est moi qu'il avait désigné. J'ai tué le bey et j'ai sauvé mon roi, pour que vive l'Albanie !... »

Mais sont-ce bien là les vrais mobiles du crime ? C'est ce que l'instruction va s'efforcer de découvrir.

F. P.



Le capitaine Zografos put appréhender l'assassin.



Une balle troua la glace d'une épicerie proche.



Ibrahim Chello, une flamme d'orgueil dans les yeux, exaltait son crime.

Le cadavre d'Hassan Prichtina Bey fut transporté à la Morgue.

**Incredible 40 MORCEAUX**  
Fr. 475  
payables  
**Fr. 39.»**  
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1<sup>er</sup> versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert simili-cuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 275. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » ; payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1<sup>er</sup> vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » ; payables fr. 39. » par mois (fr. 46. » 1<sup>er</sup> versement).

Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».

Demandez notre catalogue N° 46.



8 JOURS A L'ESSAI

### BULLETIN DE COMMANDE D. D 19

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. \_\_\_\_\_, que je paierai fr. \_\_\_\_\_ par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms \_\_\_\_\_ Domicile \_\_\_\_\_  
Profession ou qualité \_\_\_\_\_ Gare \_\_\_\_\_  
Département \_\_\_\_\_ Faut à \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_ 193

(Signature) :

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

“ Il me semble que j'ai 30 ans de moins ”

« Pourquoi les Sels Kruschen me sont-ils indispensables ! »

Par une femme de 52 ans

Voici textuellement ce qu'écrivit cette dame de 52 ans, dont on peut voir la lettre à nos bureaux :

« Ma petite dose de Kruschen m'est indispensable chaque jour. « Pourquoi ? » me demandent à chaque instant les personnes auxquelles je dis cela. Parce que après l'avoir prise avec mon petit déjeuner, il me semble que j'ai 30 ans de moins et j'en ai 52 et demi.

« Ayant beaucoup travaillé et très jeune, sans Kruschen, je me sens lasse au lever, la tête lourde, les reins douloureux comme beaucoup de personnes de mon âge. Je suis encline au découragement, or Kruschen combat cet état et c'est pourquoi je ne saurais me passer de ma petite dose chaque jour. »

Mme L... à C... (Vienne).

Les Sels Kruschen font travailler activement le foie, les reins, l'intestin. Ils permettent à ces organes de débarrasser votre corps et votre sang des poisons fabriqués quotidiennement par l'organisme. Non seulement ils vous enlèvent vos douleurs et rendent à vos articulations leur souplesse, mais ils vous remplissent d'une sensation de vigueur et d'énergie qui vous rappelle les plus beaux jours de votre jeunesse. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le Bacon ; 16 fr. 80 le grand Bacon (suffisant pour 120 jours).



**GRATUITEMENT CE LIVRE**

vous enseignera comment vous pouvez, en 30 jours, former vos muscles et, en 180 jours, acquérir force, santé, autorité... devenir, en un mot, un autre homme, un homme complet.

Découpez et retournez simplement le bon ci-dessous à Dynam-Institut (Service T28.14, Rue La Condamine, Paris-17<sup>e</sup>), en joignant 1 fr. 50 en timbres pour frais d'envoi : vous recevrez par retour notre ouvrage gratuit : « Comment former ses muscles ».

**BON** pour 1 exemplaire T 28 gratuit du livre : « Comment former ses muscles ». Nom \_\_\_\_\_ Adresse \_\_\_\_\_

### AVIS

**Le Détective ASHELBE** reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

### DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

### CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.



Chiapella avoua sans difficulté être l'auteur de ces nombreux incendies.

Nice (de notre correspondant particulier).

On demandait dernièrement à une jeune Parisienne qui montre ses pyjamas entre Nice et Cassis ce qu'elle pouvait bien faire le soir lorsqu'elle se trouvait dans un petit trou de la côte. Elle répondit ingénument :

— Oh ! je ne m'ennuie jamais. Lorsque je ne trouve pas un beau gars qui sent le poisson, je m'en vais voir les incendies de forêts.

C'est que, en effet, de Menton à Marseille, les pins et les sapins de Provence, les derniers, flambent mieux que des allumettes. On s'est longtemps demandé quelle était la cause de ces incendies. On a parlé de combustion spontanée, d'imprudences de fumeurs, d'étincelles échappées des locomotives du P.-L.-M. qui, à 90 à l'heure, trainant de lourds trains, traversent l'Estérel et frôlent les Maures.

Les gendarmes de Nice viennent de trouver une autre raison à ces flambées d'été.

Ils étaient deux, l'autre après-midi, qui pédalaient sur la route de l'Abadie (un quartier des environs de Nice) où on leur avait signalé un feu de broussailles.

Tout à coup, une fumée blanche court au-dessus de la cime des arbres comme un nuage plein de menace.



# LE DÉMON DU FEU



Les gens de Levens gardaient « Caroubé » pour lui éviter l'enfer de Saint-Pons.



L'adjudant Chataignier aperçut le premier incendiaire et réussit à l'arrêter.



Derrière les grilles de Saint-Pons, il a rejoint ses semblables : les délirants.

Depuis trois semaines, on avait vu flamber successivement les bois de Falicon, de Saint-André-de-Rimiez, de la Colle, de la Trinité Victor, de Tourette-Levens. Un dimanche soir, une couronne de flammes s'était posée, comme un diadème, sur le Mont-Boron. Et, de loin, on croyait que Nice, qui est toujours en fête, venait d'allumer un immense feu de joie.

Or, en pédalant, les deux gendarmes virent arriver à toute allure un singulier cycliste. Il roulait tête baissée, en dansant sur sa selle, un peu à la façon d'Archambaud lorsqu'il grimpe le col de Braus.

Il roulait comme quelqu'un qui paraît avoir perdu la direction de sa machine, qui ne distingue plus la droite de la gauche et qui, surtout, ne paraît guère soucieux d'être arrêté dans son élan. Les gendarmes l'interpellèrent. Le cycliste fonça. Un des gendarmes — il est probable que celui-là avait du flair — tira un coup de revolver en l'air.

Alors, on eut l'impression qu'il s'agissait d'un de ces tirs forains où il suffit de brûler un peu de poudre pour que la pipe, sans être atteinte, tombe à terre. L'homme roula sur le sol — la ficelle était cassée — et le gendarme n'eut qu'à le ceinturer. Le cycliste, d'ailleurs, n'opposa guère de résistance. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, aux cheveux crépus, aux yeux noirs, au visage rieur.

— Moi, dit-il, j'arrive de chez le curé de l'Abadie. Je suis jardinier à l'asile de Saint-Pons et j'avais été chargé par l'aumônier d'une commission.

Tous les trois, de compagnie, s'en allèrent à l'asile Saint-Pons. Les gendarmes tenaient à leur idée. On leur avait raconté qu'à Saint-André le feu avait été mis par un jeune homme à bicyclette qu'on avait poursuivi et dont on avait mystérieusement perdu la trace à Rimiez.

A Saint-Pons, en effet, l'affaire changea de ton. Le cycliste pressé, un nommé Marcel Chiapella, était un pensionnaire de l'établissement, un doux fou qui cultivait les tomates et les oignons.

Si l'on eût dit aux gardiens ou à l'administration de l'asile Saint-Pons que Marcel Chiapella, l'amateur de jardins au sourire de gosse, se promenait dans la campagne tous les après-midi, on eût répondu péremptoirement que c'était bien impossible, que Chiapella était bien interné et qu'il ne quittait pas l'établissement.

Oh ! sans doute, il ne sautait pas les murs ou il ne passait pas le grand portail en disant au concierge, un drôle de petit bossu :

— Je suis le docteur Caligari.

C'était plus simple. Ayant trouvé (on trouve ce que l'on veut dans un asile d'aliénés) un trousseau de clés, Marcel Chiapella, sur les deux heures, alors que ses camarades faisaient la sieste, sortait par une petite porte donnant sur le versant de Rimiez et, de là, des allumettes dans sa poche, s'en allait faire flamber des broussailles.

Il n'y pouvait rien. Dès qu'il était sorti, le délire, un vieux délire d'enfant, le saisissait, le dominait et, sautant sur une bicyclette abandonnée, la première qu'il rencontrait sur sa route, il allait faire son office de fou incendiaire.

Il rentrait à l'asile vers seize heures, personne ne s'étant aperçu de sa disparition, et il reprenait sa bêche ou son râteau. Tous les environs, le Mont-Chauve, le Mont-Boron, lui étaient bons. Il avait toujours dans sa poche une précieuse petite boîte d'allumettes qu'il ne gaspillait pas et, derrière lui, flambaient les branches et les herbes sèches.

Du jardin de Saint-Pons, il pouvait apercevoir ces bouquets de flammes et d'étincelles qui, dans son esprit, étaient un hommage à une divinité secrète et maléfique.

Marcel Chiapella n'a fait aucune difficulté pour convenir qu'il était l'auteur des incendies

éclatant depuis un mois dans les environs de Nice.

Sa fiche, d'ailleurs, est significative. Il y a cinq ans, en juillet et en août 1928, de fréquents incendies avaient éclaté à Cannes et dans les environs. Le 27 juillet, ce fut la laiterie Bellone, rue Merle, qui flamba. Les pompiers eurent à intervenir successivement chez Mme Vivaudon, place du Commandant-Marie, à la maison Denans, à l'entrepôt Fatour, rue des Dunes, au patronage Jeanne-d'Arc, à la villa Vera, chez M. Sparuto, carrossier.

M. Sparuto était l'oncle de Marcel Chiapella et celui-ci avait alors quinze ans. Il termina sa journée en tentant d'incendier la villa de Mme Chabrier, sa grand-mère. La vieille femme faillit être brûlée vive, mais, cette fois, la police avait mis la main sur le coupable.

Marcel Chiapella supporte le poids d'une lourde et tragique hérédité. Il a expliqué hier, comme il avait expliqué il y a cinq ans, qu'il ne pouvait échapper à l'obsession du démon du feu qui l'habitait et le poussait irrésistiblement à ces équipées criminelles.

Comme d'autres désirent des alcools, des filles ou des drogues, lui désire voir flamber la torche des incendies.

ment du terrain. On entendait éclater les pommes de pin et, bruit sourd, tragique comme une chute humaine, les arbres s'abattaient en projetant autour d'eux des gerbes d'étincelles.

Plusieurs propriétés — dont celle du maire de Levens, M. Joseph Raybaud, qui fut longtemps le plus jeune maire de France — étaient menacées.

On alerta les pompiers de Nice dont l'auto rouge de prompt secours ne tarda pas à arriver et, tout au long de la colline, on alluma des contre-feux. Malheureusement l'eau manquait et, bientôt, vingt-cinq hectares de bois furent irrémédiablement la proie des flammes.

Alors, il se passa un événement qui semble plutôt ressortir d'un conte fantastique que du fait-divers.

En faisant le tour du sinistre, l'adjudant de gendarmerie Chataignier aperçut, en lisière de la forêt en feu, un homme qui dansait une lourde gigue, en sabots, tout en lançant en l'air des pommes de pin.

L'adjudant Chataignier reconnut dans cet étrange jongleur un pauvre d'esprit, originaire de Levens, âgé de cinquante-deux ans, et qui se nomme Jacques Blanc.

Jacques Blanc était « l'innocent » de Levens.

On l'a ramené à l'asile, on a fermé la porte du jardin et, entre lui et les belles forêts vertes de la montagne à l'odeur de résine, il y a maintenant le lourd mur derrière lequel, les soirs d'orage, on entend hurler ses frères, les délirants.

\*\*\*

Le démon du feu souffle sa brûlante haleine partout. Il torture des cerveaux débiles, hante de pauvres corps dont il se joue, comme un monstre de marionnettes de sa poupée.

Quelques jours après l'arrestation du jardinier de Saint-Pons, un violent incendie de forêt éclatait à nouveau, à Levens, cette fois, village alpestre situé à une vingtaine de kilomètres de Nice.

C'était dimanche, jour de « festin ». Sous la tente ronde du bal, malgré la chaleur suffocante de l'après-midi, les garçons et les filles dansaient.

Tout à coup, dehors, quelqu'un cria : « Au feu ! ».

Il était environ quinze heures et la colline, proche du village, venait de s'encapuchonner d'une fumée blanche courant au-dessus de la cime des arbres comme un nuage lourd.

Les bois du Peloubier flambaient.

Pour le moment, c'était fini de danser.

On réquisitionnait du secours pour combattre le sinistre. L'incendie gagnait rapide-

ment le chargeait de quelques commissions ; au moment des plus durs travaux agricoles, on l'employait à des besognes de journalier. Un hôtelier bienveillant, M. Calviera, le nourrissait par charité. Seulement, cet « innocent » devenait parfois enragé.

En février dernier, il avait déjà tenté de mettre le feu dans le même quartier. Les gendarmes étaient arrivés à temps. A plusieurs reprises, également, « Caroubé » — c'est ainsi qu'on surnommait Blanc, à Levens — avait provoqué dans le village des bagarres au cours desquelles, usant de sa force, il avait cogné comme un forcené. Mais, dans la montagne, on est indulgent. Les gens de Levens gardaient « Caroubé » pour lui éviter l'enfer de Saint-Pons.

Lorsqu'il aperçut les gendarmes, Blanc jeta à terre son chapeau, sa veste, et, saisi par son démon, se mit à lapider les témoins de sa folie.

Il fallut envoyer chercher, à Nice, des infirmiers de l'asile Saint-Pons qui réussirent, après une lutte sauvage, à lui passer la camisole de force.

Chiapella : « Caroubé » ! Deux incendiaires, deux obsédés irresponsables.

Mais combien y en a-t-il d'autres, que le démon du feu conseille, et qui attendent leur heure, en serrant dans leurs mains, jusqu'à la broyer, une minuscule boîte d'allumettes.

Pierre ROCHER.

Combien y en a-t-il d'autres qui attendent leur heure en serrant dans leur main une minuscule boîte d'allumettes !



La menace d'expulsion qui, il y a dix mois, chassa de Buenos-Aires et des provinces d'Argentine sur Barcelone (ci-dessus) les souteneurs et profiteurs de la traite, n'était pas nouvelle

#### IV. (1) — ADIOS, BUENOS-AIROS

Barcelone (de notre envoyé spécial).

Il y avait encore une belle nuit qui commençait ce soir-là. Une nuit chaude, certes, mais si douce qu'il ne semblait pas possible d'aller dormir avant l'aube. Il n'y avait plus un fauteuil libre sur les ramblas. Les hommes, en bras de chemise, lisaient leurs journaux à la lumière des globes électriques. Les femmes, presque toutes en cheveux, avaient des robes claires, vaporeuses, et portaient à leurs pieds nus des chaussures tressées, légères comme des sandales. Il flottait dans l'air un étrange et trouble parfum de vanille.

Lucien « l'Américain » m'avait donné rendez-vous vers deux heures du matin sur la Rambla del Flor. Je ne l'avais pas revu depuis le jour où, sous les murs de la prison modèle, il m'avait raconté l'extraordinaire existence d'Antoine l'Excommunié. Et c'est sous la conduite de l'ami à qui il m'avait confié que j'avais poursuivi, deux nuits durant, mes flâneries dans les rues du plaisir. Il m'avait montré les cafés chantants du Paralelo, avec leurs façades flamboyantes, leurs orchestres, leurs chanteuses nues, leurs loggias grillagées et, dans la Barrio Chino, jusqu'à cette curieuse « maison de société » dont la salle commune est celle d'un ancien petit théâtre : lambris dorés, colonnes torsées, baignoires, avant-scènes de style rococo. On a seulement ajouté, pour les besoins du nouvel usage, un pick-up et quelques tables où ces dames — des Françaises, des Allemandes et des Polonaises, quelques-unes arrivant de Buenos-Aires — viennent nouer avec les clients de passage des idylles tarifées à cinq pesetas...

L'ami qui m'accompagnait regardait évoluer les « pupilles » de « Mme Petit » — telle est l'enseigne de la maison — avec, au coin des lèvres, un rictus de tristesse.

— *Mea culpa!* laissa-t-il tomber.

Il sourit de mon étonnement.

— Oui, je songe, en voyant ces femmes, à Buenos-Aires dont nous sommes expulsés, et je veux dire que c'est bien de notre faute si nous n'avons pas réussi à nous maintenir là-bas. On gagnait de l'argent facilement. Il n'y avait qu'à se tenir peinar, qu'à ne pas attirer l'attention sur nous en nous mêlant de politique, en mettant dans notre jeu des influences officielles. Et c'est aujourd'hui la politique qui nous chasse d'un pays où nous pensions être inexpugnables.

« Déjà, en 1912, après la semaine rouge où le président Irigoyen

... déjà, quelques-uns avaient été embarqués sur l'« El-Chaco », le bateau-fantôme qui erra par le monde sans pouvoir aborder.

# ON A FERME

fit charger les troupes pour briser le mouvement insurrectionnel, les souteneurs furent arrêtés en masse et déportés pendant six mois, à l'île Martin-Gracia, parce qu'on les soupçonnait d'être les amis des révolutionnaires. Une telle leçon n'aurait pas dû être oubliée. Mais, lorsque nous fûmes remis en liberté, lorsque nous reprîmes en mains le marché de la traite, les mêmes méthodes recommencèrent. On vit les « tóliers », pour obtenir la faveur d'ouvrir des « maisons », s'allier avec certains hommes politiques, distribuer de l'argent à leurs comités électoraux... On vit des « hommes » comme Fernand del Monte, dit Fernand-le-Diabétique, Dominique Bergamine, condamnés à quinze ans de bague pour meurtre... et libérés peu après !... Ça ne pouvait pas durer. Il y eut, d'une part, l'enquête retentissante d'Albert Londres, accusant justement la police d'être à la merci du « milieu ». La dictature militaire, d'autre part, qui, pour lutter contre les attentats anarchistes et les crimes politiques, détrôna gouverneurs et fonctionnaires... La menace de l'expulsion plana à nouveau sur nos têtes... Des « tóliers » comme Gallo, Repetti, Momo, Baptiste-le-Niçois, Paul-le-Dentiste, furent arrêtés comme amis du parti hostile à la dictature et détenus pendant un an. L'épuration était le mot d'ordre. Il fallait faire nombre. On mit, dans la même charrette, anarchistes, communistes et profiteurs de la traite. Quelques-uns furent embarqués à bord de l'« El-Chaco », ce fameux bateau-fantôme qui fit le tour de l'Europe sans pouvoir débarquer sa cargaison humaine.

« Et puis, il y a dix mois, ce fut le grand coup dur. Le général Uriburu obligé à l'exil. L'arrivée au pouvoir du général Justo. Les mesures draconiennes contre les serviteurs de l'ancien gouvernement, la police réorganisée, le corps des fonctionnaires épuré, le vote de la loi de *vagazance* (vagabondage), la lutte contre la mafia qui, chassée de

l'Amérique du Nord, s'était reconstituée en Argentine, la croisade contre la prostitution, pour la protection de la jeune fille, l'adhésion de l'Argentine aux statuts de la S. D. N. réglementant la lutte contre la traite des blanches... Ce fut l'exode amical, mais obligatoire. »

L'homme de Buenos-Aires s'interrompit. Nous longions maintenant les rues étroites du quartier chinois où des filles en jupes courtes se tenaient, accroupies, dans l'ombre des portes. De petits bars enfumés, où l'on jouait de la guitare, trouaient ça et là la nuit, de leurs devantures aux lueurs équivoques. De tristes odeurs, vieilles, sans doute, comme ces maisons, se traînaient le long des murs, des couloirs que nous frôlions et se mêlaient aux relents des musiques qui semblaient, elles aussi, sourdre de toutes parts.

— Lucien vous a, je crois, déjà raconté ce que fut cet exode, reprit mon compagnon. Si les ordres de Buenos-Aires furent rapidement exécutés dans les provinces de Rosario, Cordoba, Santa-Fé, Mendoza, Mercedés, Chaco, il n'en fut pas de même dans certaines villes, comme Tresarogues Rio IV, Formosa, Rivadavia, etc... Certaines autorités se refusèrent à exécuter l'ordre de fermeture, invoquant pour motif que la plupart des tenanciers étaient liés par contrat avec les municipalités. A deux kilomètres de Rio IV, par exemple, Pieca Paoletti avait fait construire, à la suite d'un contrat passé avec la municipalité, deux magnifiques « maisons » en ciment armé, grand confort, d'une valeur de cinq millions chacune. Buenos-Aires resta inflexible. L'ordre fut donné à l'armée de fermer et de garder les « maisons ».

« Tous les hommes arrêtés dans les provinces furent dirigés sur Buenos-Aires et écroués. Quand toutes les formalités d'identité judiciaire furent achevées, on rassembla les prisonniers dans la cour de la prison. Puis on les informa que, en application de la loi 1144 visant les anarchistes et les indésirables, tous devaient quitter l'Argentine dans le délai le plus bref, et que toute tentative de retour entraînerait la déportation dans le Sud pour cinq ans. Toutefois, personne ne serait livré : ni évadés, ni contumax. Pourtant, l'anxiété était grande parmi les hommes en rupture de ban. S'ils embarquaient sur les courriers de Bordeaux, c'était se livrer à la France. Car le débar-



quement à Lisbonne ne pouvait être envisagé. Les avocats obtinrent que nous serions embarqués sur les courriers de la Méditerranée touchant l'Espagne et Gènes. Certains il y en eut deux — plutôt que de quitter l'Amérique du Sud, préférèrent subir un internement de cinq ans, songeant sans doute que, d'ici la fin de leur peine, une révolution les délivrerait. Mais ce fut l'exception. Riches et pauvres, vieux et jeunes s'embarquèrent. Et quand le vapeur commença à battre de ses hélices l'eau boueuse du Rio-de-la-Plata, tous regardèrent avec tristesse s'éloigner les rives où les moins favorisés avaient gardé l'espoir de s'enrichir, où ceux qui s'étaient enrichis abandonnaient leurs capitaux bloqués. Le vieux Paul, un « tólier » de Panama qui, un mois auparavant, avait englouti tout son capital dans l'achat d'une « maison », soupirait : « A soixante piges, je peux tout de même pas refaire le barbeau ! » Mais la tristesse du vieux Paul avait une autre raison secrète : c'était un évadé de Cayenne, et presque tout le monde l'ignorait.

« A Montevideo, toute tentative d'évasion fut rendue impossible. Deux vedettes surveillèrent les abords du bateau. A Rio-de-Janeiro, où le bateau resta huit heures, il en fut de même. Cependant, dix hommes disparurent. Il y avait parmi eux le légendaire Marius Lenoir, le « roi de la Havane », qui réussit à monter à bord d'un vapeur américain en partance pour les Petites-Antilles. Marius Lenoir est âgé aujourd'hui de cinquante-cinq ans. Il a dit adieu aux bam-

Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 249.

de Cayenne depuis vingt-huit ans. Il est expulsé de presque toutes les républiques d'Amérique...

Lucien « l'Américain » nous attendait, quand nous le rejoignîmes, sur la Rambla del Flor. Il nous fit signe, de loin, craignant que nous ne l'eussions pas aperçu parmi la foule pressée des consommateurs. Il n'était encore que deux heures du matin. Barcelone allait vivre sa seconde vie, cette vie nocturne qui commence à l'heure où s'éteignent les théâtres chantants du Parallelo et qui s'achève au petit jour, à l'heure où l'eau fraîche ruisselle le long des éventaires embaumés.

— Du nouveau ! nous fit-il. Il nous tendit un étui de cigares, comme si nous ne pouvions apprécier la nouvelle que dans la fumée d'un Havane.

— A la veille d'être conduits à la frontière et d'être livrés aux autorités françaises, Courié, dit Pierrot-le-Fou, et Fontbonne, dit Souques, les « clients » du brigadier Maugaud, ont essayé d'assommer un co-détenu espagnol faisant office de geôlier à la prison-modèle.

« Ils espéraient ainsi retarder leur départ pour la frontière; tout atterroisement est pour eux un espoir d'évasion.

« Aux cris de la victime, les gardiens accoururent, maîtrisèrent les agresseurs, qui furent aussitôt conduits dans les cachots souterrains de la prison.

« N'ayant pu réussir dans cette première tentative, Pierrot-le-Fou et Souques, de connivence avec un garçon de bar, se sont fait accuser par celui-ci de lui avoir dérobé de l'argent et des bijoux de grande valeur, avant leur arrestation. Malheureusement pour eux, leur stupide complice n'a pas su les reconnaître parmi le groupe de détenus qui lui fut présenté chez le juge d'instruction, où l'affaire a été classée. Jamais deux sans trois. La troisième tentative sera sans doute celle de l'évasion au moment du transfert à la frontière...

« A part ça, Georgette est casée. Il n'y avait pas de place chez Fourcade. Mais le Manchot, qui tient, près du Parallelo, deux ou trois « maisons » modestes et un cabaret où d'authentiques gitanes dansent le flamenco, l'a prise dans une de ses « toiles ». Elle y sera mieux, pour le moment, que sur les

laboration de plusieurs « doublards ». Cette innovation du « travail en série » devait assurer sa fortune et sa renommée de « Ford de la traite ».

« Pieca fait édifier plusieurs « maisons » dans la province de Cordoba, comprend, le premier, le parti qu'on peut tirer — commercialement parlant — des invertis, attire à lui l'amitié et la protection des riches propriétaires de la région, s'abouche, pendant la guerre, avec la mission française chargée de l'achat des chevaux en Argentine, et, grâce à ses relations, devient l'un des fournisseurs du marché. C'est bientôt le plus riche tenancier de l'Argentine. Il a son écurie de courses et mène la double existence de gentleman-rider et de patron de maisons de tolérance. Il fait face à tout : à ses obligations mondaines, à ses obligations professionnelles. Il est riche, mais il sait le prix de la misère. Il fait des dons aux asiles et aux hospices. Il tend une main secourable aux amis malchanceux. Il est aimé, respecté. Et il est le seul qui se refuse à se soumettre aux rançons d'Antoine l'Excommunié.

« Celui-ci, un jour, le menace de son revolver. Pieca est sans armes. D'un bond, il saute sur Antoine, lui fait plier le bras vers le sol. Un coup de feu part. Pieca est blessé au petit doigt de la main gauche, mais, d'un coup de poing, il envoie rouler sur le parquet Antoine, étourdi par le choc. Antoine venait de trouver en Pieca son maître.

« Un tel prestige, une telle puissance devaient avoir leur rançon. En février 1933, Pieca — alors qu'il se trouve dans sa riche demeure de Cordoba — reçoit, c'est le cas de le dire, une pierre dans son jardin. A cette pierre est lié un papier portant ces mots : « Demain soir, à huit heures, tu nous feras remettre la somme de vingt mille pesos. Nous attendons au bout de l'allée centrale du Jardin Zoologique. La vie de ta famille et la tienne en répondent. — LOS MAFIOSOS. » Pieca connaît les actes de terreur de la redoutable bande. Dans la semaine même, un commerçant anglais et un autre tenancier ont été rançonnés. Un autre commerçant, menacé de mort, a dû s'enfuir. Mais Pieca, confiant dans son étoile, croit pouvoir parler.

« Accompagné d'Antoine Terrazoni, il se rend au rendez-vous, à l'heure fixée. A l'entrée du bois, il ralentit la marche de son



# BUENOS-AIRES

ramblas où la concurrence est sévère. Le Manchot a avancé un peu d'argent. Bob, l'ami de Georgette, pourra aller se planquer à la campagne, en attendant que son coup dur soit un peu oublié.

Il ajouta, dégoûté :  
Ah ! ces jeunots !... Si les vieux n'étaient pas là pour les débrouiller !... Ça veut parler à l'affranchi et c'est tout juste bon à se mouiller pour des bêtises... Ce n'est pas un Bob qui connaîtra jamais la fortune de certains hommes de Buenos-Aires, de certains rois de la traite, d'un Pieca, par exemple, qui tomba là-bas sous les coups de la mafia.

« Un enfant de Marseille, lui aussi, bien qu'il fût d'origine italienne. Tout jeune, on le surnommait « Ficelle », à cause de sa taille élancée. Une erreur de jeunesse l'envoya aux Bat' d'AF. Il déserta, habillé en Mauresque, débarqua à Alicante, puis prit la route de l'Amérique du Sud.

« Ses débuts furent pénibles, mais son ascension fut foudroyante. Car il eut non seulement la chance de séduire une femme remarquable, Thérèse, capital providentiel à cette époque où la prostitution était en plein essor, mais encore il eut l'idée d'augmenter ce capital en imposant à cette femme la col-



Nous longions les rues étroites du Barrio Chino que trouent des lueurs équivoques et où les filles en jupes courtes et les invertis se tiennent dans l'ombre des portes.

auto et avance, tous phares allumés. Parvenu à l'extrémité de l'allée, il descend, sans armes apparentes. A peine a-t-il fait quelques pas qu'une salve de coups de feu retentit. Pieca s'écroule. Son ami s'enfuit, épouvanté. Pieca avait été tué net d'une balle traversant la gorge.

« On ramassa son corps le lendemain. Sa main droite, coupée à la hauteur du poignet, avait été déposée sur sa poitrine.

« Ainsi s'acheva, pour le plus puissant profiteur de la traite, le chemin de Buenos-Aires !... »

◆ ◆ ◆

Lucien « l'Américain » ralluma son cigare.

Les lumières des ramblas pâlisèrent sous le jour naissant. Les prostituées, encore nombreuses à cet endroit, guettaient, sous l'œil placide des gardes en tunique noire et au bicorne à courte jugulaire, les derniers noctambules. Court vêtues, un sac balancé à la main, elles semblaient avoir été lâchées sur la longue avenue, spécialement pour servir de final au dernier tableau d'une revue tragi-comique ayant pour titre : *Adios, Buenos-Aires !...*

Marcel MONTARRON.

FIN

# DIVERS FAITS

## Yasmina, la "remplaçante"

Le Caire (de notre correspondant particulier).

Je l'avais connue durant une enquête que j'avais faite sur les maisons closes. Non pas dans ces « toles » à gros numéro qu'habite l'armée des filles en cartes, ni dans ces riches maisons de rendez-vous, fréquentées par les demi-mondaines ou les bourgeoises détraquées, mais dans un de ces sous-sols crasseux et obscurs où les fellahs viennent, une fois par semaine, chercher un peu du plaisir et de l'illusion de l'amour.

Elle s'appelait Yasmina. Elle avait quinze ans, une peau cuivrée, des yeux profonds et un sourire qui découvrait la blancheur de ses dents.

Jusqu'à l'âge de treize ans, Yasmina avait grandi entre son père et sa mère, dans ce petit sous-sol sordide. Chaque



La petite prostituée s'était enfuie et était allée se réfugier dans la maison de Abou El Ela (ci dessus).

prospères. Plus, même, qu'autrefois. Le vieux décida alors de se remarier. On lui proposa la petite Fatma qui n'avait que quinze ans. Elle était vierge. Le marché était bon. Le vieux se garda bien de la déflorer. Il la réserva à un de ses clients qui payait un bon prix...

Je demandai à Yasmina : — Mais comment pouvez-vous accepter cette existence ?

— Que voulez-vous, il faut bien vivre, m'avait-elle répondu. Et puis mon père m'a bien nourrie quand j'étais petite. Il est de mon devoir de « travailler » pour l'aider, maintenant qu'il est vieux.

Cette passivité m'avait tellement révolté que je n'avais plus passé, depuis trois ans, le seuil de la maison.

■ ■ ■

Je ne sais quel démon me poussa, l'autre jour, vers la demeure d'« Am Abdou ». La maison était vide. Le vieux avait dû déménager.

— Vous ne savez pas où il est allé ? demandai-je au portier.

Il me regarda d'un œil étonné :

— Mais il est en prison !...  
— Et Yasmina ?  
— Elle est morte... Et c'est son père qui l'a tuée !...

Il me conta la tragique histoire de la petite prostituée. Un soir, profitant de l'absence de son père, elle avait quitté la maison d'« Am Abdou ». La veille, elle avait reçu la visite d'un jeune paysan, Abou El Ela. C'était été un rayon de soleil...

Elle aimait cet homme, dit-on. Ces sortes de femmes peuvent donc aimer !... Et, ne pouvant supporter l'idée de se trouver séparée de celui qu'elle adorait, elle avait résolu de le rejoindre...

Mais, dans le petit village qu'habitait le jeune Abou El Ela, on ne put supporter la présence de cette jeune femme, outrancièrement fardée et à l'allure triviale. On sut l'adresse de son père. On lui écrivit de venir reprendre sa fille. « Am Abdou » arriva. Il pria, supplia, menaça. Rien n'y fit. La prostituée se cramponnait à son amant.

Furieux d'être tenu en échec par sa fille et de ne pas pouvoir ramener au « travail » la petite « remplaçante », « Am Abdou », aidé par quelques paysans, décida de l'enlever de force.

Ils se cachèrent dans les broussailles, sur le bord du chemin qui menait au puits. Ils attendirent patiemment que Yasmina vint chercher de



Elle logeait dans un sous-sol crasseux et obscur.

soir, des étrangers se présentaient, menant grand bruit. Ce n'étaient pas toujours les mêmes. Dans la nuit, ils repartaient et d'autres hommes franchissaient, à leur tour, le seuil du taudis.

Un jour, après une courte maladie, sa mère mourut. Le lendemain, des hommes vinrent frapper à la porte de « Am Abdou » (c'est ainsi qu'on appelait le « tôle »). Ils riaient aux éclats et se donnaient de grandes tapes dans le dos. Mais la porte demeura close. Le surlendemain aussi. Et les jours suivants. Il n'y avait plus de femme chez « Am Abdou ».

Il n'y avait plus de femme, mais il y avait Yasmina. Le père songea que la fillette pourrait devenir la « remplaçante » de sa mère et être d'un bon profit. Un soir qu'un client, ignorant du malheur survenu dans la maison du « tôle », était venu frapper à la porte, le vieux lui livra sa fille...

Et les affaires redevinrent



« Am Abdou » et ses complices lui tailladèrent les seins et la lardèrent de coups de poignard

l'eau. Elle apparut bientôt, tenant gracieusement, sur sa tête couverte de voiles multicolores, une amphore cambrée.

La lutte fut sauvage. La jeune fille se débattit, hurla au secours. Furieux de cette résistance, l'un des paysans, d'un coup de couteau, lui trancha la gorge et les cris se noyèrent dans le gargouillement du sang.

Tous se ruèrent alors sur la malheureuse, lui tailladant les seins, la lardant de coups de poignard. Le père ne fut pas le moins excité au meurtre. Puis, ils déshabillèrent le cadavre et le jetèrent parmi les herbes sèches comme la charogne d'une bête malfaisante.

Deux jours plus tard, on arrêta les criminels. Personne n'a voulu louer, depuis, la maison d'« Am Abdou »...

ABDUL.



La police enquête dans les fourrés de hautes herbes sèches où les meurtriers avaient jeté le cadavre.

Si vous voulez **rire**

Vous devez **lire** en **vacances**

LA

**JUMENT VERTE**

le roman de **MARCEL AYMÉ**

**nrf**

UN VOL.

15 FR.

**6000<sup>FRS</sup> EN ESPÈCES**

**Au concurrent qui répondra exactement aux questions ci-dessous**

**Problème à résoudre**

- 1° - Trouver les mots répondant aux définitions ci-après.
- 2° - Avec une lettre de chaque mot reconstituer le nom de deux Illustres Chimistes Savants français.

Vase de terre ou de métal .....	P — —
Parler - Parler excessivement .....	— AV — — D — R
Vent du Nord .....	B — S —
Sabre .....	— ATT —
Mesure de superficie .....	H — — T — R —
Conversation familière .....	C — U — E — — E
Faire manger avec excès .....	G — — G — R
Un des plus forts oiseaux de proie .....	A — — L —
Linge dont on couvre la table .....	N — — — E
Action de laver .....	L — V — — E
Outil de menuisier .....	— — B — T
Union légale de l'homme et de la femme .....	— — — — I — — —
Devant de chemise .....	P — A — T — O —
Humilier .....	— — — — I — — R
Mammifère rongeur .....	L — — V — E
Qui habite une ferme .....	— — R — I — R

**PRIMES DE RAPIDITÉ** aux concurrents dont les réponses seront postées les premières à partir de ce jour. 4 Prix de 50 francs pour Paris, Seine, S.-et-O., S.-et-M. 4 Prix pour la Province (cachet de la poste faisant foi).

**RÈGLEMENT.** — 1° Chaque concurrent a le droit d'envoyer autant de solutions semblables ou différentes, à condition qu'elles soient accompagnées de 10 francs par solution.

2° Les versements et solutions devront être adressés à M. MAHIEU, Concours 54, rue Lamartine, PARIS (9<sup>e</sup>) par mandat-poste, chèque, espèces ou mandat-carte.

3° Les solutions devront être écrites à l'encre, sans ratures ni surcharges. Ecrire lisiblement : nom, prénom, adresse. Clôture du Concours : le 4 septembre, à midi.

4° La solution paraîtra dans ce Journal le 7 septembre. Les prix seront envoyés le 17 septembre afin d'accorder un délai de 10 jours pour les réclamations.

5° La solution gagnante déposée sous pli cacheté chez M<sup>e</sup> ABADIE, 197, faubourg Saint-Martin, PARIS, sera ouverte le 5 septembre à midi. Les concurrents sont invités à y assister.

6° Un prix de 6.000 francs sera attribué au concurrent qui aura envoyé une solution conforme à la solution déposée. En cas d'ex-æquo, le prix sera partagé.

7° Tous les mots entrant dans la composition de ce problème figurent dans le Nouveau Petit Larousse illustré.

Le fait de prendre part à ce concours implique l'acceptation formelle du présent règlement.



La mère de Seznec mène, à Morlaix, entre sa maison et l'église, une existence calme et digne dans la petite rue provinciale où elle habite.



A Morlaix, toute la famille fut détruite : le fils est entré au séminaire ; la femme (ci-dessous, au centre) et la fille aînée sont mortes.



En enquêtant sur les coups de feu tirés à Plourivo (à gauche), on découvrirait peut-être le secret de la mort de Pierre Quemeneur (ci-dessus).



En relisant les lettres de son fils et en fréquentant chaque jour les offices de l'église de Morlaix, l'aïeule trouve la force d'échapper à l'accablement et d'entretenir le seul espoir qui la force à vivre : revoir bientôt son petit.



Morlaix (de notre envoyé spécial).

**T**ROUBLANTE affaire s'il en fut... Après dix ans, le mystère reste entier. La preuve de la culpabilité de Guillaume Seznec est encore à faire. L'activité de la « Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen » parviendra-t-elle à dissoudre le faisceau des charges accumulées par l'accusation ?

En Bretagne, l'affaire Seznec a pris les proportions d'une petite affaire Dreyfus. Le forçat breton a ses défenseurs. Il a aussi ses détracteurs. Nul ne reste indifférent et ceux qui ne disent rien n'en ont pas moins leur opinion, qui les range dans l'un ou l'autre camp.

C'est dans une atmosphère passionnée que se déroulent à Quimper, du 26 octobre au 6 novembre 1924, les assises du procès Seznec. La condamnation de Joseph-Marie-Guillaume Seznec aux travaux forcés à perpétuité n'a pas clos le débat.

Il se tut un instant. Son regard errait pensivement dans le passé. Enfin, d'une voix lasse, il avoua :

— Il y a aussi les jours de « cafard ». Tout Breton qu'il soit, Seznec aurait fini par « se mettre à table », car lui aussi avait le « cafard ». Or, jamais il n'a avoué...

\*\*\*

A Rennes, où je passai quelques journées, je trouvai encore des défenseurs de Seznec à qui l'action de la « Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen » avait insufflé une confiance nouvelle. Mais, dans cette lutte acharnée pour faire jaillir la vérité, ils se heurtaient sans

cesse à des réticences, à des silences, à des prudenances excessives, à des parti-pris, à des intérêts.

Il faut reconnaître que Seznec lui-même ne leur a pas rendu la tâche facile. Il a cherché à susciter des faux témoignages en sa faveur. C'était une grosse erreur de sa part. Mais, pour un averti, c'était une preuve de plus en faveur de son innocence. Poussé par l'affolement, le Breton commettait faute sur faute. Sa conduite était-elle alors en accord avec celle de l'assassin parfait qui aurait prémédité son crime ?

Les témoins à charge au moment du procès, semblent aujourd'hui moins précis. L'histoire des coups de feu, tirés à Traounez-en-Plourivo, dans la nuit du 27 au 28 mai 1924, demande un supplément d'informations. C'est là qu'on trouverait peut-être le secret de la disparition de Pierre Quemeneur...

Mais c'est à Morlaix surtout que les opinions sont les plus farouchement opposées, que les discussions sont les plus âpres, que les pas-

# SEZNEC INNOCENT!

J'ai eu l'occasion de rencontrer, à Paris, une infirmière bretonne de la Croix-Rouge, décorée de la guerre. Elle avait enseveli pieusement la dépouille mortelle de l'admirable Marie-Jeanne Seznec, décédée en mars 1931, à l'hôpital Beaujon.

— Que pensez-vous de Seznec, Madame ?  
Son regard droit, franc, se planta dans mes yeux. D'une voix nette, elle me répondit :  
— Je pense qu'il est innocent !...  
— Puis-je vous demander d'où vient votre conviction ?

Ce n'est pas une conviction, Monsieur, c'est une certitude. Et plus d'un la partage. L'évêque de Cayenne, Monseigneur Delaval, a reçu en confession, de Seznec lui-même, l'aveu de son innocence. Un Breton croyant, comme Seznec, ne saurait mentir à son confesseur.

— Monseigneur Delaval est mort, je crois ?  
— Précisément. Avant de mourir, il s'est fait délivrer du secret confessionnel pour apporter cette preuve morale en faveur de l'innocent.

L'infirmière me parle avec une foi calme et ardente. Nous évoquons alors l'admirable figure de Marie-Jeanne Seznec, la femme du forçat... Celle qui ferma, de ses doigts tendres, les yeux de la mourante, me parle de son dévouement, de son grand amour, de son espérance...

— Au-dessus de la disparition de Pierre Quemeneur, me dit-elle, au-dessus des ténébreux arcanes de cette affaire, au-dessus des passions, des intérêts et des haines plane le plus pur sentiment d'amour de toute une famille bretonne où tous les membres se sont sacrifiés pour le père malheureux. La fille aînée de Seznec est morte au Carmel, d'avoir tant pleuré, tant prié et tant souffert. Ses deux autres fils sont au Séminaire. Marie-Jeanne, épouse sublime, femme d'un seul amour, a forcé l'admiration de tous en gravissant son dur calvaire. Et Marie-Jeanne est morte !...

Une larme avait perlé aux yeux de l'infirmière. D'une voix lente, émue, elle me parla des dernières heures de la compagne du forçat, de son agonie paisible sur laquelle planait encore l'espérance d'un retour prochain.

\*\*\*

J'ai vu aussi l'un de ceux qui partagèrent la vie recluse de Seznec. Un ancien condamné, libéré depuis plusieurs années, a bien voulu me faire ses confidences.

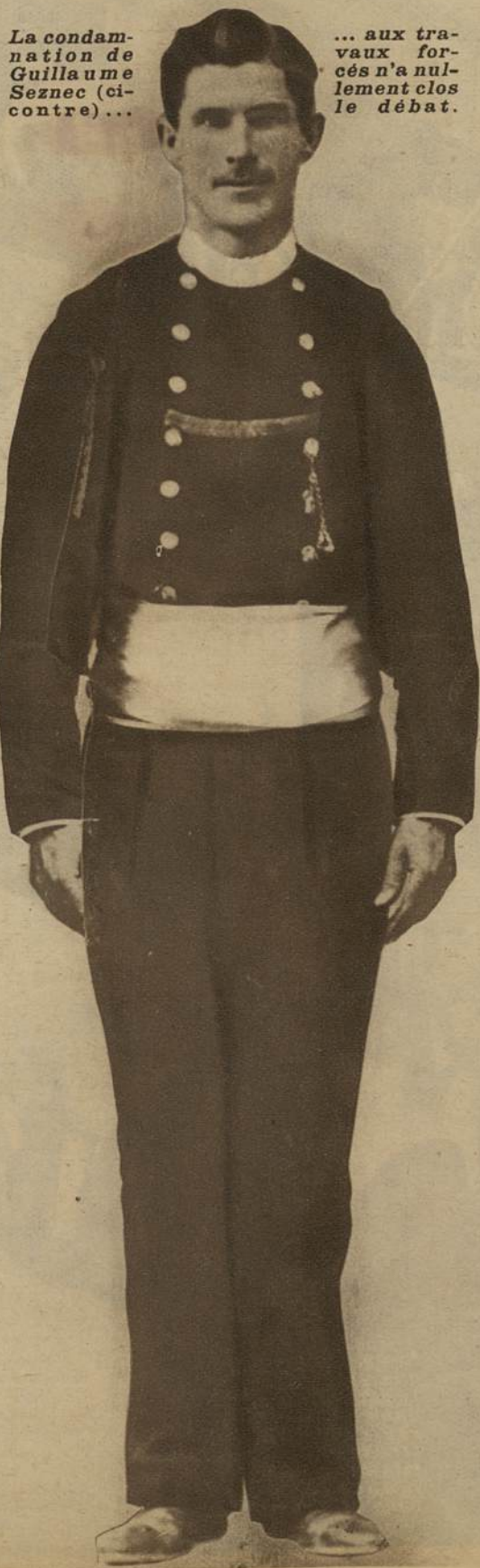
— Seznec, m'a-t-il dit, distribuait le travail aux condamnés de mon atelier à Saint-Martin-de-Ré. Nous avons vite compris qu'il n'était pas un assassin.

Les condamnés sont perspicaces. Ils distinguent vite si leur voisin est coupable ou non. Pas besoin de discours ni de longues enquêtes. Quelques mots suffisent. La manière d'être du nouvel arrivé, son attitude en prison, à l'atelier, au réfectoire, au dortoir, ses relations avec ses gardiens, ses camarades, autant d'indices qui permettent de le cataloguer.

— Il n'avait pas l'étoffe d'un assassin, ajouta le co-détenu du Breton. Comment voulez-vous que cet homme ait pu accomplir un crime sans laisser de traces, dans un temps aussi court ? La disparition de Pierre Quemeneur pourrait être signée par un « artiste » du crime. Seznec n'en était pas capable.

« Un véritable assassin qui aurait été susceptible de commettre un tel forfait dans des conditions aussi parfaites de sécurité et avec tant d'adresse n'aurait pas accumulé par la suite tant de fautes. En prévention, à Morlaix, aux assises, à Quimper, Seznec s'est enfoncé comme un innocent est seul capable de le faire. Plus il se débattait, plus il se perdait...

La condamnation de Guillaume Seznec (ci-contre)...



... aux travaux forcés n'a nullement clos le débat.

sions sont les plus vives.

Seznec ne semble pas avoir jamais fait bon ménage avec les Morlaisiens. Il ne leur était pas très sympathique. Son impopularité s'est retournée contre lui au moment du procès. Les présomptions sont devenues des preuves. De bonne foi, des gens l'ont accusé. L'opinion publique lui a été, tout de suite, défavorable. La police et les juges ont subi, à leur insu, la pression de l'opinion. Voilà où il faut chercher les motifs de l'excessive condamnation de Seznec. Celui-ci aurait dû, au moins, bénéficier du doute.

A Quimper, où l'ont suivi ces préventions presque unanimes des Morlaisiens, Seznec a été condamné aux travaux forcés. Ailleurs, il eût peut-être été acquitté...

\*\*\*

Mais, en dehors de ces débats passionnés, loin de cette atmosphère de combat, une femme vit, attend, espère. C'est la mère de Seznec. Elle mène, à Morlaix, entre sa maison et l'église, une existence calme et digne.

Je suis allé la voir. Elle habite à quelques pas de la demeure historique d'Anne de Bretagne. Je monte deux étages. Je frappe à une porte. On remue doucement, à l'intérieur d'une chambre. Le battant s'entr'ouvre... L'aïeule des Seznec apparaît.

Quatre-vingt-trois ans !... Grande, droite, elle m'invite à pénétrer dans son modeste logis. Je lui dis le motif de ma visite : lui apporter l'assurance que son fils reviendra bientôt en France.

— Je l'attends, dit-elle simplement. Voilà son lit. Il n'est pas fait, mais rien n'y manque. Elle caresse doucement le bois poli de la couche que couvre un dessus de dentelle. Elle penche sa tête chenu et demande :

— On m'a dit qu'il reviendra à la fin du mois. On ne m'a pas trompé ?

Il y a dans sa voix une anxiété, un accent de prière qui m'émeuvent.

— Il reviendra, Madame, mais pas si vite... Le temps que les papiers arrivent en Guyane... L'Administration est lente, vous le savez... Mais, là-bas, votre fils est déjà considéré comme un libéré... Il est à part des autres... Il n'est plus malheureux.

— Il n'est plus malheureux ?... répète-t-elle. Et, dans cette phrase, elle met tout à la fois sa joie, son doute et son espoir.

— Regardez-moi, Madame. J'ai fait treize ans aux Iles du Salut. Est-ce que cela paraît ?... Votre fils n'y a encore passé que neuf ans et il est Breton. Quand il reviendra, bientôt, vous ne penserez plus à cela.

Je lui donne des détails sur la vie en Guyane. Elle m'écoute de tout son être tendu vers moi qui lui parle de l'existence de son fils. Elle semble gagnée par mon espoir qui renforce le sien...

— Il est innocent, dit-elle souvent. Il est juste qu'il revienne !

Mais sa taille ploie. Des larmes sillonnent son visage. Elle murmure alors :

— Mais serai-je encore là quand il reviendra !...

Un silence pèse lourdement sur nous. Puis l'aïeule secoue d'un geste résolu la tristesse qui l'accable et, dans son visage ridé, dans ses yeux embués, je vois briller de nouveau la flamme d'un espoir tenace qui la force à vivre.

(A suivre.)

Eugène DIEUDONNÉ.

## I. — LA DANSE DES SEXES

La brigade mondaine est chargée de rechercher et de réprimer tous les délits qu'entraînent la pornographie, la prostitution clandestine et la débauche, et notamment la traite des blanches, le trafic des stupéfiants, les outrages aux bonnes mœurs commis par la voie de l'image ou du livre, etc...

« Les agents de cette brigade doivent pénétrer dans les milieux d'apparence élégante où fréquentent les individus, d'ordinaire très prodigues, qui commettent ces délits spéciaux et qui, d'ailleurs, sont susceptibles de perpétrer maintes autres infractions, voire des crimes.

« Les agents de la brigade mondaine doivent, pour recueillir tous renseignements utiles sur les malfaiteurs de cet ordre, connaître parfaite-

ment le milieu relativement mondain où ils évoluent. C'est à cette circonstance qu'est dû le nom qu'une vieille tradition a finalement imposé à leur service. »

Je feuillette la brochure à reliure bleue. « République Française. Préfecture de police. Direction de la police judiciaire... » Sous les armes de la Ville de Paris que ceignent deux palmes, les lettres dorées font ressembler ce fascicule d'une cinquantaine de pages à un petit livre de distribution de prix.

Je continue à tourner des pages : « Les qualités nécessaires au parfait inspecteur de police sont extrêmement variées. Il doit être alerte et vigoureux, audacieux et brave, intelligent, patient et persévérant, honnête homme et bon citoyen, etc... »

Et j'arrive à la conclusion de M. Guichard : « Tout officier, tout agent de police peut légitimement considérer que sa fonction est, dans l'ordre social, prééminente et qu'il n'en est aucune, si prestigieuse qu'elle soit, qui lui soit supérieure en valeur positive, puisque, seuls, l'activité de la police, le zèle avec lequel elle maintient l'ordre dans la cité, donnent au fécond labueur des citoyens la sécurité indispensable au progrès de la civilisation. »

Dans un bureau clair, aux murs ornés de tableaux représentant des bouquets de fleurs, et où, sur une bibliothèque, un buste de Molière a l'air de continuer à « observer » la vie, un commissaire m'explique les attributions de la brigade qu'il dirige.

Pour arriver jusqu'à son cabinet, j'ai traversé des couloirs étroits où j'ai rencontré tour à tour un jeune pédéraste de treize ans, atteint de syphilis et qui, déjà arrêté, puis relâché, vient d'être appréhendé de nouveau ; une dame maquillée qui racrochait en automobile ses clients de passage et les conduisait dans les bars coûteux où on lui remettait soixante pour cent de l'argent dépensé par ses victimes, et deux individus vêtus de chandails gris et encadrés d'agents. Faune variée...

J'ai déjà jeté un coup d'œil sur un « Musée d'art » qui renferme la plus effarante collection qu'on puisse imaginer d'appareils hérissés de pointes, de pinces, de martinet, cravaches ou fouets, saisis au cours de descentes de police. J'ai vu des photographies et des instruments obscènes, et des échantillons de chaque sorte de stupéfiants, depuis l'opium de Bénarès et l'héroïne, jusqu'à la cocaïne que fabriquent trois usines turques travaillant à plein rendement, et qu'elles expédient ensuite par tonnes dans le monde entier, malgré l'indignation des nations civilisées...

— J'ai une clientèle assez faisandée, déclare en souriant mon interlocuteur. Service des garnis, des drogues, des invertis, des lesbiennes...

— Et ça ne vous dégoûte pas ?

— Le dimanche, en voiture, il m'est agréable de respirer un peu d'air pur, à la campagne.

Je regarde le commissaire qui m'a reçu aimablement. Avant la première minute de cet entretien, je ne connaissais rien de la police judiciaire. Oui, j'avais lu comme tout le monde, dans les journaux, des histoires d'inculpés soumis à des interrogatoires pénibles, et vu des caricatures représentant des inspecteurs de la Sûreté en chapeau melon et gros souliers à clous. Jusqu'à présent, je n'ai trouvé sur mon chemin que des fonctionnaires laborieux et courtois.

Les locaux de la brigade mondaine, c'est une

Les couples qui dansent ici, dans un silence morne et comme hébété, ne donnent jamais l'impression de la joie.



Dans un bureau clair, le commissaire Priolet, assisté d'inspecteurs triés sur le volet, dirige les services de la « Mondaine ».

L'orchestre du bal de la Montagne-Sainte-Genève se prépare à attaquer un tango, tandis que la patronne fait « avancer » la monnaie.

# LA SECURETE



Les apprentis du quartier viennent, le samedi soir, dans les bals de la rue de Lappe, retrouver leurs petits copains et les jeunes filles des rues avoisinantes.



Athènes (de notre correspondant particulier).

« M'avait dit, au village de Kératéa, tandis que je contemplais, de loin, la masse blanche du couvent de la Morte-Mer, perdu parmi les rochers roses et les oliviers cendrés : — Vous n'y arriverez pas. Depuis que le Parquet est venu enquêter, l'igoumène Mathieu-le-Lauriot et sa complice, la mère Mariam, ont établi des barrages et des postes de garde. Nous sommes arrivés quand même, malgré les coups de fusil qu'une sorte de grand moine, à l'allure ascétique, a déchargés contre les pneus de notre voiture. Devant nous, la porte énorme, bardée de fer, s'arrondit sous l'inscription mystérieuse, gravée dans le granit du cintre : « Reposoir saint et vénéré de toute âme dévote et pure ». C'est derrière cette porte, dans la blancheur de ces bâtiments conventuels, qu'ont éclaté les récents scandales dont *Détective* a déjà fait part à ses lecteurs. C'est derrière ces murailles que la petite sœur Eleni, dont le visage sourit aujourd'hui à la liberté, au soleil, à la joie de vivre, souffrit son long martyre sous la tyrannie sadique de la « sainte Mère Mariam » et de l'igoumène à longue barbe... C'est ici, sous ces voutes pieusement jointes, que se déroulèrent les orgies et les sabbats monstrueux où les cris de souffrance se mêlaient aux râles des ruts... La supérieure de Morte-Mer et l'igoumène, qui avaient été arrêtés, ont été relâchés et ont réintégré leur couvent. Quelle mystérieuse puissance est intervenue ? Quel pouvoir occulte a pesé sur la décision des juges ? Quelle menace a pu fermer la bouche des accusateurs et des témoins ?

■ ■ ■ ■ ■

Mère Mariam... La voici devant nous. L'étrange nonne au visage parcheminé de momie qui nous avait ouvert la porte s'est retirée discrètement dans un coin de la cour, en roulant entre ses doigts les grains de son rosaire... La « sainte » de Morte-Mer nous fixe longuement de son regard jaune. Une impression de malaise nous saisit. Je sens cette femme dangereuse. Une hystérique ? Certainement. Elle en a les gestes saccadés, la voix rauque, le regard halluciné... Avec une indignation qui s'accroît à mesure qu'elle parle, elle maudit « ces porceux de Satan » — les journalistes — qui sont venus jeter le trouble dans la maison de Dieu... Aux larmes succède un éclat de rire atroce. — Mes crimes ?... hoquette-t-elle... Vous voulez parler de mes crimes ?... Les sabbats ?... Le fard aux lèvres et le rouge aux joues ?... Oui, autrefois, lorsque j'étais jeune... Avec une volubilité extraordinaire, elle raconte sa vie, ses erreurs, ses fautes... Sa voix, parfois, la trahit et, lorsqu'elle parle des nuits d'orgies passées à Montmartre avec de jeunes gigolos plus amoureux de son argent que de sa personne, son corps frissonne à ces souvenirs voluptueux... La chair n'est pas morte en Mariam... Je sens à cet instant combien la solitude du couvent, l'ardeur mystique et folle d'une religion adaptée à ses goûts vicieux et sadiques ont pu détraquer davantage les sens de cette ancienne femme du monde, sombrée dans la débauche... — Et puis, jeta-t-elle soudain, ne faut-il pas pécher pour se racheter ensuite par la souffrance ?... Je tressaillis. C'était là, précisément, la doctrine mystique inventée par Mathieu-le-Lauriot. Cette hérésie où il était permis, où il était imposé de pécher avec ferveur puis de racheter le mal par la souffrance corporelle des autres... Théorie digne d'un charlatan et d'une folle !... — C'est alors que je rencontrai Mathieu, avec qui j'ai fondé Morte-Mer... A l'en croire, Morte-Mer était la vraie maison de Dieu, bourdonnante de prières !... Rien ne s'y passait. Quelques mauvaises langues avaient insinué des choses monstrueuses, parce que, de temps en temps, Mariam descendait à Athènes faire une partie de poker chez des amis sérieux, ou assister à un bal masqué dans une loge !... Elle avait ces menues peccadilles, d'un air de fausse humilité. Mais l'éclat bizarre de ses étranges yeux jaunes m'inquiétait davantage... ■ ■ ■ ■ ■

« Rien ne se passe ici », avait-elle dit... Au milieu de cette cour paisible du monastère, je revivais par la mémoire les nuits de Morte-Mer. Les dépositions des petites nonnes martyrisées, de celles qui avaient réussi à s'enfuir de cet enfer m'y aidaient. Là, c'était la cellule de la supérieure. Une

Devenue folle à la suite des malédictions de l'igoumène, Pagona (ci-dessous) mit au monde un monstre (à droite).

La petite sœur Eleni (ci-contre), dont le visage sourit aujourd'hui à la vie, souffrit un long martyre sous la loi tyrannique de Mariam « la Sainte ».



A côté d'une voleuse comme Elenco la tzigane borgne (ci-dessus), une des plus jolies filles des environs, Varvara Staïko (ci-contre), fut une victime des messes noires de Morte-Mer.

Angélique-la-Noire (ci-dessous), à la silhouette aiguë, au visage inquiétant, se chargeait de racoler pour la « sainte » les « élues » de la nuit.



cellule aux doubles volets clos où elle recevait, certains soirs, le beau « pater Athanasios », ce jeune moine à la chevelure blonde, haut de 1 m. 84, dont l'ample soutane cachait mal les bras musclés et la poitrine de géant. Une fenêtre grillagée donnait sur la route. A l'heure où le jour expirait parmi la douce senteur des lauriers roses, les fillettes montaient du village puiser l'eau à la « Fontaine Sainte » accotée au mur du couvent. Mariam regardait défilier ces corps souples et frais, vêtus de couleurs vives. Elle faisait son choix. Dans son ombre, Angélique-la-Noire, à la silhouette aiguë, au visage inquiétant, prenait note des desirs de sa maîtresse. C'est elle qui se chargeait de racoler pour la « sainte » les « élues » de la nuit. La vieille nonne les recrutait facilement. Certains parents, des illuminés, des fervents de cette mystique bizarre, livraient eux-mêmes leurs filles. D'autres venaient d'elles-mêmes se réfugier au couvent. On choisissait toujours les plus belles, les plus jeunes, les plus pures. Si la famille résistait à la demande d'Angélique-la-Noire, la « sainte mère Mariam » se rendait elle-même au village, accompagnée de Pavlos, qui cumulait les fonctions de jardinier, de garde de nuit et de bourreau. C'était un géant de deux mètres de haut, ancien tueur aux abattoirs d'Athènes, et que la supérieure de Morte-Mer appréciait pour sa force brutale et sa docilité de bête de somme. Lui se chargeait de calmer les parents récalcitrants ou de faire entendre raison à ceux qui exigeaient trop impérieusement que leur fille, leur sœur ou leur fiancée leur fût rendue. Ne fut-on pas obligé, un jour, de mener à l'hôpital le malheureux Kostas Staïko qui avait voulu reprendre, par la violence, sa sœur Varvara, une des plus belles filles du village de Menidi, devenue nonne par force, et disparue par la suite. Soudain, je frissonnai... Je me souvenais que, lors de la descente du Parquet à Morte-Mer, un gendarme était venu déclarer : — On a découvert, dans la crypte de l'église, cinq tombes vides. Dans la sixième, il y a un squelette sans mains !... Pauvre Varvara Staïko !... Un étrange monde, inquiétant, angoissant, évolue entre ces murs blancs que semblent hanter la peur et la souffrance. Sous le

Les trois cloches de Morte-Mer, celles du matin, du soir et de la mort, rythmaient les heures.

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

Pagona Pappias (ci-dessous), qui essaya de s'évader du couvent maudit, fut reprise par Pavlos et, à demi assommée par lui, livrée comme une proie à l'igoumène.

cloître, passent les silhouettes rigides d'Angélique-la-Noire et de la terrible Magdaline, dont la plus grande volupté est de voir les corps se tordre sous l'étau de la douleur. C'est elle qui versait de larges rasades d'alcool à 90° sur les plaies béantes de la petite sœur Marthe. Mais ces femmes ?... Je reconnais en elles des prostituées, de ces vulgaires filles de joie qui se vendent sur le port aux soutiers nègres et aux dockers égyptiens. Il y a également une jeune tzigane borgne, voleuse de profession, et que j'ai vue maintes fois comparaître devant les tribunaux... Que font ces dépravées parmi le troupeau des filles « pures » de « Morte-Mer » ? A quelles ignobles besognes Mariam les réserve-t-elle ? Quelles leçons de voluptés vulgaires ou mystérieuses viennent-elles enseigner à la vieille nonne ? Ces filles perdues, ces pierreuses, ces vieilles sorcières impénitentes, ce sont les aides, les servantes, les complices, les collaboratrices diaboliques de Mariam et de Mathieu-le-Lauriot. Mais les « élues » ce sont les autres : les jeunes, les innocentes, les pures, qui sont destinées aux voluptés de la « sainte » et qui, obéissantes, iront prendre leur place dans la file des robes noires. Quant aux révoltées !... Elles seront confiées à Angélique-la-Noire, à Magdaline, à Pavlos l'assommeur... et à Mathieu-le-Lauriot qui, chaussé de lourds souliers ferrés, piétinera leur ventre nu. Et, durant de longues nuits, les paysans auront leur sommeil troublé par les hurlements atroces des pauvres nonnes martyrisées... Et les fosses se combleront une à une, dans la crypte sombre de l'église. ■ ■ ■ ■ ■

Sœur Eleni, sœur Marthe, sœur Thérèse... La liste des victimes de « Sainte Mariam » et de son complice Mathieu-le-Lauriot s'allonge chaque jour. Il faut y ajouter cette pauvre petite Pagona Pappias, qui tenta de s'évader du couvent maudit, fut reprise par Pavlos, à demi assommée par lui. Le crâne fendu, elle fut transportée à l'hôpital. On l'inscrivit, sur l'ordre de Mathieu, comme s'étant blessée en tombant d'une échelle. Elle dénonça pourtant son bourreau, Pavlos, que les gens de « Morte-Mer » durent cacher pendant un certain temps. Lorsqu'elle sortit de l'hôpital, la pauvre fille s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle se souvint avec effroi de la nuit terrible où elle fut « élue » et des sinistres orgies qui se déroulèrent ensuite dans la cellule aux doubles volets clos, entre Mariam en folie et Mathieu à la barbe de bouc. De celui-ci, elle reçut une lettre ainsi conçue : « Tu as péché. Dieu te punira. Tu seras bientôt mère ! Je te maudis dans les entrailles !... » Quelques mois plus tard, la pauvre fille mettait au monde un monstre hideux, avec un seul œil au milieu du front. L'avorton, maudit du moine, est à la Morgue, au Musée des horreurs... Pagona, elle, est dans un cabanon. Elle chante tout au long de la journée des cantiques pieux, qu'elle interrompt pour injurier, en termes obscènes, ceux qui ont fait son malheur... ■ ■ ■ ■ ■

La grosse cloche du monastère sonne, maintenant. Le couvent de « Morte-Mer » a trois cloches, l'une à côté de l'autre, sur le même balancier. Cloche du matin, cloche du soir, cloche des morts. C'est celle-là, au son lugubre et long, qui résonne. Une petite nonne passe au fond de la cour, portant la bouteille d'huile sainte, dont il est coutume d'oindre le front, les pieds, les mains et les reins des mourants. Il y a donc une agonisante, à « Morte-Mer » !... Tout à l'heure, j'ai cru percevoir, venant de derrière une cloison, un léger gémissement à peine distinct. Quelque chose comme un cri étouffé de femme, une plainte venant de très loin ou de trop près, là, à côté de moi, derrière ce mur qui n'a ni porte ni fenêtre. Maintenant, on n'entend plus rien... La cloche sonne toujours. Un cortège de nonnes passe au fond de la cour. Mariam a posé la main sur l'épaule d'une jeune fille, qui ploie sous l'étreinte maudite. Et, de la crypte, monte le bruit d'une pelle râclant le sol dur... J.-P. ARGOS.

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

■ ■ ■ ■ ■

# LES "ÉLUES" DE LA NUIT



# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 60.602 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 60.606 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 60.615 : Carrières administratives.

Broch. 60.620 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 60.626 : Emplois réservés.

Broch. 60.630 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 60.636 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 60.646 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 60.650 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 60.658 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 60.660 : Marine marchande.

Broch. 60.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepunt, composition, orchestration, professorats.

Broch. 60.675 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 60.677 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 60.687 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 60.690 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.697 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.699 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.697 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; Joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 X  
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

**VOTRE AVENIR** vous sera dévoilé grâce à la mystère et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évén., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

**M<sup>ME</sup> ROSINE** Médium Oriental. Procédés Orient. 16, r. Baron (3<sup>e</sup> ét.) Paris (17<sup>e</sup>). Reçoit tous les jours. Métro Marcadet-Balagny et Brochant. P. corr. env. d. nais. : 25 fr.

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

**VOS SEINS**  
Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1 fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Marié, 75, Rue de Flandre.

**RIDES NEZ BRILLANTS** Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab<sup>TM</sup> PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

**J'AI MAIGRI**  
de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuitement et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>ME</sup> BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, de qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

## SEINS LA PARURE DE LA FEMME

Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M<sup>ME</sup> W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

Rien à payer d'avance **20 FRANCS** par mois pour recevoir la

## COLLECTION IVOIRINE

dans sa BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne

LA COLLECTION IVOIRINE comprend une sélection de 25 ouvrages des littératures française et étrangère, volumes élégamment reliés, présentés dans une BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne naturel (0<sup>m</sup>,205 x 0<sup>m</sup>,58).

TITRES DES VOLUMES :

1. H. DE BALZAC : Les Chouans. — 2. Jean BERTHEROY : Dans la Barque d'Isis. — 3. Ch. de BERNARD : Le Nœud Gordien. — 4. Ambrose BIERCE : Aux Lisières de la Mort. — 5. René BIZET : Le Sang des Rois. — 6. Marcel BOULANGER : Le Vicomte. — 7. Bulwer LYTTON : Les Derniers Jours de Pompéi. — 8. F. CONTESSA : La Ville Merveilleuse. — 9. Jean d'AGRAIVES : Le Dernier Faune. — 10. Ch. DICKENS : Olivier Twist, I. — 11. Ch. DICKENS : Olivier Twist, II. — 12. Léon GOZLAN : La Marquise de Belverano. — 13. A. DE LAMARTINE : Graziella. — 14. Alfred MACHARD : L'Homme qui porte la Mort. — 15. Prosper MÉRIMÉE : Carmen. — 16. Prosper MÉRIMÉE : Colomba. — 17. Alfred de MUSSET : Les deux Maitresses. — 18. Ch. et H. OMESSA : Anatis, Fille de Carthage. — 19. Edgar Poe : Le Scarabée d'Or. — 20. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut. — 21. Paul SONNIES : Vortex, le Cheval Fou. — 22. Ivan Tourguenoff : Recits d'un Chasseur. — 23. J. VALMY-BASSE : Terre Blonde. — 24. Alfred de VIGNY : Le Cachot Rouge. — 25. Émile ZAVIE : Paris-Marseille.

Prix de la collection des 25 volumes reliés, avec leur Bibliothèque-Prime. Envoi franco en France (Étranger, se renseigner) :

**240 francs** payables **20 fr.** par mois au comptant : **215 fr.**

Écrivez-nous, dès aujourd'hui, pour acquérir un meuble artistique et utile, en même temps qu'un trésor de lectures, œuvres très remarquables, reliées, vendues à un prix excessivement avantageux, payable par mensualités.

**BULLETIN** à copier ou signer et envoyer à

**DÉTECTIVE-PUBLICITÉ** 35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Envoyez-moi la Collection Ivoirine, 25 vol., et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je payerai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Nom \_\_\_\_\_ Profession \_\_\_\_\_ Domicile \_\_\_\_\_

SIGNATURE : \_\_\_\_\_

Envoyez-moi la Collection Ivoirine, 25 vol., et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je payerai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Envoyez-moi la Collection Ivoirine, 25 vol., et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je payerai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Envoyez-moi la Collection Ivoirine, 25 vol., et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je payerai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

**20** BEAUX volumes **25** FRANCS par mois  
élégamment reliés rien à payer d'avance



## COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux. A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA, MARINS, NAVIRES, OCÉANS TÉNÉBREUX, LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

**Drame, Passion, Astuce, Châtiment**

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :		
LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire.	JACK LONDON... Croc-Blanc.	
CURWOOD... Le Piège d'Or.	... L'Aventureuse.	
... Les Cœurs les plus Farouches.	Bellieu La Fumée.	
... Nomades du Nord	Bellieu et Le Courtaud.	
DANIEL DE FOE... Le Boul du Flouze.	Le Bonze et le Pirate.	
... L'Étonnante Vie du Colonel Jack.	Le Peril Bleu.	
JULIEN GUILLEMARD... Le Mystère de l'Oiseau-Noir.	La Tour du Feu.	
RIDER HAGGARD... (She) Elle.	La Contre aux Embûches.	
LARS HANSEN... Aux Prises avec le Spitzberg.	Les Nuits des Iles.	
	Les Mesaventures de John Nicholson.	
	L'Homme du Coffre.	

Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : **380 francs**, payables

**25 FRANCS** par mois ou au comptant **340 francs.**

Notice illustrée gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

**DÉTECTIVE-PUBLICITÉ** 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>

Envoyez-moi la Collection "L'Aventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je payerai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois.

ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement. Nom et prénom \_\_\_\_\_ Profession \_\_\_\_\_ Domicile \_\_\_\_\_

### ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE guéris radicalement et rapidement par

## PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire, évite toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine) CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et les pharm<sup>ies</sup> La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

### ÉTAT NEUF (Prix à débattre)

SPLENDIDE OCCASION

## Machine à coudre marque SINGER

Formant table bureau, avec 3 tiroirs. Accessoires au complet. Possibilité d'adapter un moteur. Téléphoner d'urgence à Invalides 20-06

## A QUOI TIENT LA RÉPUTATION DES GALERIES BARBÈS ?

N° 734 du cat.) Salle à manger moder. chêne massif, sculpt. masse, buffet argentier, 5 portes, glace crédence larg. l'30, haut. 2' ; 1 table pans coupés 2 allon. 6 chaises canées. Complète sacrifiée à **1.595 frs**

### DES AVANTAGES

Certificat de garantie, livraisons gratuites à domicile dans toute la France, remboursement des frais de déplacement, garde sans frais des meubles achetés. Les titres de rente française, les bons de la Défense Nationale et les emprunts gagés par l'Etat sont acceptés en paiement.

GRANDES FACILITÉS de PAIEMENT sur DEMANDE

Reprise en compte de vos vieux meubles

(N° 748 du cat.) Chambre à coucher moderne, noyer ramageux verni, 1 armoire 3 portes ouvr., glace, lit larg. l'40, table de nuit liseuse marbre. Complète, sacrifiée à **1.875 frs**

(N° 853 du cat.) Ch. à coucher bombée "Granlux", ronce noyer verni, armoire larg. l.m. 50, 3 portes à glace, lit larg. l.m. 50, gr. et petit dossier carrelé, table de nuit liseuse bombée marbre. Complète, sacrifiée à **2.500 frs**

Canapé-lit "Liliane" transformable pour 2 personnes, recouv. riche velours ou soierie mod. avec literie compl. valeur réelle **950 francs**, sacrifiée à **495 frs**

Lit de fer 2 personnes, avec literie complète. sacrifiée à **299 frs**

## GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)  
(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE ■ MARSEILLE ■ NANTES ■ TOULOUSE

**DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT**

**BON** à découper et à tjrre parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1° L'Album général d'ameublement. 2° L'Album de literie, divans, cosy et mobiliers sacrifiés. **276**

# DÉTECTIVE

## Le témoin de la mort



**Pendant plus de cinq heures, la femme du maraîcher Emery, de Sucy-en-Brie, assista, impassible, à l'agonie de son mari. On comprend l'émoi des enquêteurs devant cette stupéfiante inertie !**

(Lire, pages 4 et 5, les dramatiques révélations de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE { Voleur de femmes, par J. Castellano. — Le coup de grâce, par F. Pétilon. — Le démon du feu, par Pierre Rocher. — On a fermé DE CE NUMÉRO { Buenos-Aires, par Marcel Montarron. — Sez nec Innocent !, par Eugène Dieudonné. — Les « élues » de la nuit, par J.-P. Argos.